

regards

PARAIT LE JEUDI

7 OCTOBRE 1937

N° 195

2. 10

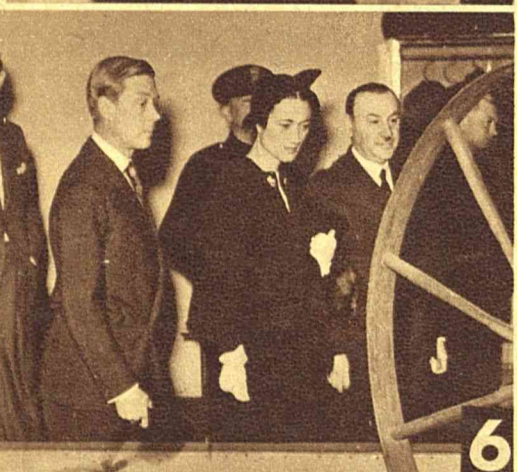
17.50
1. 75 Boige
0. 35 Suisse

24 pages



**il était une fois
en 1937...**

ACTUALITES de la semaine



Une manifestation publique
radiodiffusée de REGARDS
LE SAMEDI 9 OCTOBRE à 16 h. 30
AU PALAIS DE LA PRESSE
DE L'EXPOSITION
(Sous la Tour Eiffel)

Interview de **Francis JOURDAIN**
Les loisirs et l'embellissement du foyer

Cette manifestation sera retransmise le soir
même, à 22 heures, par le Poste Parisien.

1. Une maison éventrée par l'effroyable bombardement fasciste des quartiers ouvriers de Valence, qui fit 50 morts et 170 blessés.

2. Dans le Nord de la Chine, des fantassins chinois lancent des grenades sur les lignes adverses.

3. Un coin du camp des petits réfugiés espagnols à Saint-Cloud. On sait que les réfugiés « à la charge de l'Etat » sont rapatriés; les Espagnols riches pourront donc rester. Même les espions franquistes? Il n'y a pas lieu de se sentir très fiers, cette semaine.

4. Une élégante au pesage de Longchamp. Eh! oui...

5. Un concours de coiffure fantaisie à la porte de Versailles.

6. Le duc et la duchesse de Windsor à l'intérieur du pavillon canadien à l'Exposition.

7. Le départ, faubourg Montmartre, de la pittoresque course des garçons de café.

8. Le sympathique acteur américain William Powell en vacances à Paris.

9. L'American Legion déguste nos crus à la Halle aux Vins.

HISTOIRE DE FRANCE



COURS MOYEN ET SUPÉRIEUR
PRÉPARATION AU CERTIFICAT D'ÉTUDES

LIBRAIRIE

IL ÉTAIT UNE FOIS EN 1937...

pages arrachées à une histoire de France de 1975

...Quelle était donc, en 1933, la situation du fascisme dans le monde? Hitler vient de prendre le pouvoir, et les gauches françaises se trouvent face au fait accompli, accompli avec le consentement et l'appui de leurs propres ennemis intérieurs (faut-il rappeler l'aide apportée à Hitler par les grandes firmes d'armement, filiales des firmes d'armement françaises?). Mussolini sort d'une période de prospérité qui a coïncidé avec la prospérité éphémère de l'économie mondiale, l'Union Soviétique, au prix de l'héroïsme de tout un peuple immense, triomphe des difficultés terribles que comportait le premier plan quinquennal, l'Espagne républicaine est toute nouvelle-née, l'Angleterre démocratique est inchangée, la Petite Entente est solide, l'influence française dominante sur le Continent. Sans doute, Herriot ne trouve-t-il guère plus d'argent dans les caisses qu'en 1924; sans doute la carence de la S.D.N., lors de l'affaire de Mandchourie, ne sera-t-elle pas sans porter de graves conséquences, mais il est permis de croire que des tentatives de bouleversement du continent européen trouveraient devant elles un front plus uni et plus résistant.

En France, la réaction ne peut plus faire appel, pour masquer ses visées, au sentiment national, car « l'ennemi héréditaire » n'est pas, comme dans Mein Kampf, le régime adverse (la démocratie), mais, au contraire, le fascisme frère. Elle peut seulement spéculer sur les divisions des démocrates, et sur leur veulerie présumée, comme, plus tard, les fascismes allemand et italien spéculeront longuement sur les divisions et sur la veulerie présumée des démocrates. Or, la réaction est telle (plus particulièrement la réaction française), qu'elle ne peut ni ne veut laisser au pouvoir les gauches, serait-ce les gauches les plus modérées; la conciliation n'est pas son fort; la concession n'est pas de son goût. Elle rechigne devant les réformes sociales les plus difficiles à contrebattre : elle a combattu à grands cris la journée de huit heures, l'impôt sur le revenu, la loi sur les accidents du travail, les retraites ouvrières, les assurances sociales. Ce qu'elle a du concéder, lorsqu'elle était maîtresse du pays, elle l'a saboté allègrement. Or, voici que, divisées et maladroites, mais détenant à la Chambre une majorité certaine, les Gauches envisagent une série de mesures financières qui touchent au vif la réaction : le carnet de coupons est voté, il va être appliqué, la fraude fiscale est menacée.

Le mouvement du 6 Février 1934, prémédité, préparé par de nombreuses manifestations de rues, forme, avec celles-ci, un tout que précède, comme le faisait remarquer très justement Marc Rucart, futur Ministre du Front Populaire, la grève des commis d'agents de change et que suivit, aussitôt Doumergue au pouvoir, le chant de la « Marseillaise », entonnée par ces mêmes commis sur les marches de la Bourse des Valeurs de Paris. Le 6 Février fut, pratiquement, dirigé par les trafiquants du Conseil Municipal de Paris et leur compère, l'ancien préfet de Police Chiappe, et des dirigeants de ligues et associations dont le caractère était encore mal assuré, et qui, à cause de cela même, entraînaient à leur suite beaucoup de dupes.

Le coup de force réussit, en réalité, exactement dans la mesure où le souhaitait la réaction, car celle-ci n'était pas encore consciente du choix qui commençait à s'imposer au monde : fascisme ou liberté, la liberté des hommes n'étant qu'un mot creux si les puissances économiques ne sont pas soumises à l'intérêt général des hommes libres. La venue au pouvoir de Gaston Doumergue, d'autant plus réactionnaire qu'il était issu d'une gauche plus orthodoxe, la stupide illusion que se firent les vainqueurs du 6 Février, que le parti radical était mort et enterré, l'im-

prudente temporisation d'une droite qui, il est vrai, n'ignorait pas qu'elle n'avait renversé le gouvernement légal que par tricherie, causèrent la perte des réactionnaires. Sans doute, ceux-ci étaient au pouvoir, et sous les ministères Doumergue, Flandin, Laval, qui se succédèrent avec une majorité six-févrieriste, dont les radicaux étaient les prisonniers, les mesures conservatoires furent appliquées rigoureusement et les mesures envisagées, ou même votées sous les ministères de Cartel, tombèrent à l'oubli (entre autres le carnet de coupons, la carte d'identité fiscale, la nécessité de déclaration d'identité pour tout retrait d'or de la Banque de France, etc.). Sans doute, la réaction, parvenue à ce premier stade (prendre le pouvoir, en chasser les gauches), s'organisa-t-elle de son mieux. Il n'en est pas moins vrai qu'elle manqua de rapidité dans ses réflexes.

Il n'est que juste d'ajouter qu'il n'en fut pas de même des réflexes populaires : la contre-manifestation du 9 février, provoquée par le Parti Communiste, montra que le « coup de surprise » trouverait à tout le moins une opposition vigoureuse; l'imposante manifestation du 12 février établit, en face du pouvoir pré-fasciste, une puissance décidée à ne pas reculer : la puissance populaire.

Les élections partielles qui se succédèrent pendant la durée du ministère Doumergue, furent — plus particulièrement l'élection de Sarret à Mantes, de Lenain à Laon, de Barrachin dans les Ardennes — des élections particulièrement après; la droite fit donner toutes ses forces; il s'agissait de faire croire que le pays était, lui, six-févrieriste. En même temps, les Ligues que l'émeute avait placées en vedette et, plus particulièrement les Croix de Feu, recrutaient et ouvertement, avec le concours du gouvernement de la République, s'organisaient pour la guerre civile. Les dépôts d'armes étaient constitués; les manœuvres militaires se multipliaient; on voyait des rassemblements motorisés préparer le coup de force; le colonel de La Rocque, le plus pieux des « dictateurs » possibles, passait en revue, à Alger, des troupes, des avions; il décorait, dans la cour du Louvre, à Paris, au nom du gouvernement, les Croix de Feu de son entourage. D'autre part, le nord de la Région Parisienne était troublé par la défection, encore lente, d'un certain Doriot.

Le 9 novembre 1934, la chute de Doumergue, ne provoquait pas le mouvement de masse réactionnaire que l'on aurait pu craindre. C'est que, d'une part, le prolétariat commençait de s'unir; le pacte d'unité d'action socialo-communiste était signé; l'unité syndicale était en formation; d'autre part, les campagnes antiparlementaires et antiradicales avaient fini par alerter les sentiments vraiment républicains de l'immense majorité du pays. La guerre civile était un coup de dés que la réaction, ou, pour l'appeler par le nom qui est le sien dès cette époque, le fascisme français, n'osa pas jouer. Il est évident que la situation du 9 novembre 1934 aurait eu de tous autres effets si le fascisme français avait été assuré, comme il le sera, par l'exemple espagnol en 1936, de l'aide étrangère.

L'organisation fasciste se poursuivit alors dans le but d'atteindre le deuxième stade : passer (du pouvoir légal et par personne interposée) au pouvoir absolu. La Marche sur Rome, c'est-à-dire sur la Chambre des Députés, avait en partie réussi, en partie échoué. Le procédé de conquête du pouvoir employé lors de sa seconde phase par le fascisme français, fut plus caractéristiquement hitlérien : conquête d'une forte portion, sinon de la majorité de l'opinion, manœuvres d'intimidation, bravades, défis, et, le jour J, l'heure H. Cette tentative, pour être couronnée de succès, aurait dû (et nous ne méconnaissons pas les difficultés de la tâche fasciste, à cette époque), précipiter les événements, bousculer l'opinion, brûler les étapes. C'était une lourde erreur que laisser au pays le temps de se ressaisir : en France, après un demi-siècle et plus d'école primaire, après un demi-siècle et plus de démocratie, le pays tout entier est antifasciste. Il suffit pour s'en convaincre de lire les étiquettes des partis réactionnaires : « Union Républicaine et Démocratique », « Républicains de gauche », « Alliance Démocratique ». Ainsi le fascisme se présentant comme tel était voué à l'échec.

Il n'en était pas obligatoirement de même du fascisme se présentant comme un « communisme national ». D'où le succès brusque, rapide et passager de ce Doriot, dont nous parlions plus haut. Malheureusement pour elle, la droite française, parfaitement stupide en la circonstance, au lieu de feindre de combattre son allié, le couvrit de fleurs et le discrédita auprès de ceux qu'il aurait peut-être dupés.

Cette seconde période du fascisme français — du coup de force du 6 Février aux élections de 1935 et 1936 — est donc une course de vitesse entre le Front, dit National, et le Front Populaire. Celui-ci se forme, en grande partie grâce à la menace que le fascisme allié au gouvernement légal (en particulier à Pierre Laval, homme sans scrupules et sans dignité), fait peser sur les plus modérés des républicains. Les attentats d'Hénin-Liétard, de Limoges, entre autres, s'ils sont couverts, pour ne pas dire approuvés, par le gouvernement et par la justice, sont, du côté des agresseurs, sans lendemain. Aux élections municipales de 1935, le succès du Front Populaire est d'une telle ampleur déjà que son succès aux élections législatives ne fait plus de doute : des ministres lavalistes se hâtent de passer au Sénat, l'unité syndicale se réalise, le Comité de Rassemblement Populaire est formé : un coup de force est voué à la défaite.

Cependant, le fascisme étranger, lui, menait un jeu parallèle : de même que La Rocque rassemblait ses troupes et ses avions, mobilisait en voiture ses Croix de Feu de dix départements, Hitler commençait, par la force et par le bluff, de déchirer les traités de paix. L'occupation militaire de la Rhénanie, dernier geste de guerre pendant la paix, ne provoqua aucune réaction sérieuse. Il semblait bien que les démocraties demeureraient empêtrées dans des difficultés de politique intérieure que le fascisme international ne se ferait pas faute d'entretenir.

Mussolini, de son côté, entreprend, avec la complicité avérée de Pierre Laval, la campagne d'Ethiopie. Ce fut là le coup mortel porté à l'organisation de la paix. Pierre Laval, renégat du socialisme, et, comme tout renégat, persuadé que les idées, les sentiments qu'il a trahis ne sont que bulles de savon, et, d'autre part, intimement convaincu qu'il est quelqu'un comme Vercingétorix ou Mussolini, prête la main à ce qui est l'assassinat de la paix générale. Le jour où le chef du Gouvernement français prépara et combina la réussite du plan italien contre la Société des Nations (pour ne rien dire de l'Abyssinie elle-même), la sécurité de l'Europe en général et de la France en particulier, était presque irrémédiablement compromise. Nous verrons du reste de quels efforts et de combien de morts il fallut payer le rétablissement du droit international!

C'est alors que la collusion entre le fascisme français et le fascisme italien se fit jour. Sans qu'il soit question de poursuites, « Gringoire » publia un appel à la désertion de Henri Béraud : « Cette guerre, nous ne la ferons pas », Charles Maurras publia la liste des députés français signataires du manifeste en faveur de l'Ethiopie et le fit précéder de ce titre : « Assassins ! » et suivre de cette conclusion : « Il faut que votre sang soit versé le premier ». C'est que la défaite du fascisme, l'effondrement de Mussolini, auraient signifié, certes, un renforcement considérable de la sécurité de notre pays, et une chance de paix incommensurable, mais aussi le renforcement des partis non fascistes ou antifascistes en France. Et plutôt la guerre européenne, disaient ces gens, que le retour des gauches au pouvoir!

Quelle est l'attitude du fascisme français lorsqu'il prend conscience des difficultés insurmontables qui s'opposent, en 1935-1936, au coup d'Etat?

Quoique la sagesse commune apprenne que l'expérience des uns sert de peu aux autres, il est impossible, pratiquement, au fascisme, de renouveler deux fois le même mauvais coup. Une attaque politique contre le franc peut réussir en 1926; dix ans plus tard, elle accélérerait seulement le mouvement des masses contre les tentatives de la finance; un putsch peut obtenir, le 6 Février 1934, le résultat qu'il escompte : la chute du gouvernement; un putsch, en 1937, s'il imite celui de 34, provoquera la disparition des ligues fascistes.

Quel est donc l'atout du fascisme français? L'histoire nous l'apprend : la nuit des accords Matignon correspond (pour autant, naturellement, que l'histoire se peut répéter) à la nuit du 4 août, où l'abandon volontaire des privilèges est un renoncement du bout des lèvres; lorsqu'il est évident à la noblesse que le peuple français ne se laissera pas arracher ni « aménager » de bon gré les libertés acquises, la classe privilégiée ne va pas (ce serait la première

fois dans l'histoire du monde!) faire contre mauvaise fortune bon cœur. Il est dans la nature même des privilèges de ne pouvoir être renoncés. La noblesse émigre. Le véritable résultat de la nuit du 4 août, c'est le développement de l'émigration, c'est la formation de l'armée de Coblenze, avec l'aide des princes étrangers que, du reste, la Révolution Française menace dans leurs propres privilèges par sa seule vertu de diffusion. De même, les capitaux émigrent plus rapidement après la victoire ouvrière, de même, le fascisme français ne voit plus d'autre ressource, dès mai 1936, que l'intervention étrangère.

Ce qui nous semble, à nous, hommes de 1975, évident, ne le paraissait certes pas, et il était nécessaire que cela ne le parût pas à la masse même des troupes qui suivaient, ou du moins ne combattaient pas le fascisme français. De même les francistes n'étaient-ils pas tous, au début de la guerre espagnole, des « combattants italiens »; lorsqu'ils se rendirent compte qu'ils luttaient en réalité, sur le sol de leur patrie, pour un envahisseur étranger, il était trop tard déjà pour réagir et il fallut attendre les premières défaites italiennes en Espagne pour que s'effondrât vraiment l'édifice fasciste en Espagne rebelle.

D'une part, il fallait donc provoquer l'intervention étrangère; d'autre part, il fallait que cette intervention fut justifiée aux yeux des adversaires du Front Populaire ou des neutres par les « crimes » de ce même Front populaire. C'est à quoi servirent, longuement, la presse et la poignée d'agitateurs plus ou moins tarés, plus ou moins payés, plus ou moins conscients, qui, à l'extrême-droite, faisaient à eux quatre plus de bruit que quarante.

Il faut comprendre que le fascisme français a lui-même compris qu'il ne conquerra plus l'opinion publique, ni même une portion importante de l'opinion. La discipline des électeurs en 1936 lui montra que l'anticommunisme même est de peu d'efficacité. Le fascisme sait donc qu'il lui faudra avoir recours à la force, et il sait aussi que ce recours à la force ne saurait être immédiat. Il ne faut pas laisser se réaliser cette union de la France contre ses quelques exploités; il faut « noyer le poisson », pour reprendre une expression de cette époque, et pourtant se préparer au coup final.

C'est alors que l'on voit se former dans chaque ligue (que le Front Populaire du reste dissoudra théoriquement), une « opposition », une scission. Une poignée de Croix de Feu, ou de Camelots du Roi, ou de Jeunes Patriotes, quittent ouvertement leur organisation. Ce sont ceux-là qui, avec l'argent de l'étranger ou des capitalistes français, vont, à l'étranger, acheter les armes de la guerre civile. Pourquoi? Parce que, du jour où le gouvernement ne ferme plus les yeux, il devient extrêmement imprudent de s'armer ouvertement; comment imaginer des ordres secrets donnés par des chefs connus de tous? Des agents secrets, en liaison avec les chefs, désavoués, à l'occasion par les chefs, sont donc nécessaires. Ces agents travailleront librement à la préparation de la guerre civile jusqu'à l'attentat de Brest.

Lorsque éclate l'affaire d'Espagne, la position du fascisme français est exactement semblable à sa position lors du conflit italo-éthiopien; la position des fascismes étrangers n'a pas varié non plus. Les uns et les autres continuent de spéculer sur la lâcheté des gouvernements démocratiques. Les uns et les autres sont complices. Les fascismes allemand et italien savent bien que, même s'ils ne sont pas ouvertement liés à eux, les fascistes français ne peuvent pas reconnaître que la véritable alliée de la France est l'Union Soviétique, les véritables ennemis les puissances fascistes. Parce qu'alors, les fascistes français reconnaîtraient leur propre antipatriotisme, et se discréditeraient à jamais.

La politique de non-intervention est, pour une bonne part, provoquée par les calomnies, les appels à la guerre civile, les renseignements fournis à l'étranger, dont se vantent les journaux réactionnaires. Le défaitisme, le refus de participer à une guerre, même défensive, de la France contre les fascismes étrangers, s'étale dans la presse fasciste. « Cette guerre fratricide, cette guerre personnelle, si l'on peut dire, écrit l'« Action Française du 25 août 1936, de notre régime socio-communiste contre le régime fasciste, est au plus haut point étrangère à la nation. »

En vérité, le plan fasciste est très clair.

Comme en Espagne en 1936, agiter l'opinion, provoquer des troubles, créer une apparence factice d'« anarchie », donner à la France un sentiment d'insécurité, à l'Europe l'opinion que la France est ou va devenir la proie du « communisme moscovite ». Provoquer ainsi, et, aux yeux des plus crédules, justifier l'intervention étrangère, seul espoir et suprême pensée.

Et d'abord « neutraliser », pour reprendre un terme cher à l'« Action Française », les adversaires du fascisme en France, ou ceux qui peuvent nuire au développement du plan général: Navachine qui sait trop de choses sur les agissements hitlériens en France est assassiné, Lactitia Toureaux, qui a la langue trop longue, est assassinée, Mme Garola, que l'espionnage a beaucoup intéressée, est assassinée, les frères Rosselli, qui dénoncent et vont dénoncer plus vigoureusement encore l'OVRA et ses agents en France sont assassinés. L'ex-camelot du roi Jean-Baptiste, l'ex-commissaire des Camelots du Roi de Vincennes, Juif, trafiquant d'armes, sont exécutés, et l'un d'eux en Italie même, par leurs complices. Enfin, Miceli, l'un de ceux qui, à Tunis, ont opposé à la politique fasciste italienne leur action d'autant plus efficace qu'elle prouvait à la population arabe que l'Italie ne formait pas un bloc, Miceli est assassiné par des marins de la marine royale italienne, dans de telles conditions que la faiblesse de la protestation française prouve à Mussolini qu'il peut très exacte-

ment tout se permettre. Encore n'avons-nous cité que les plus célèbres de ces crimes, dont aujourd'hui les dessous sont connus. Il serait naïf de penser que la police française de ce temps, qui n'était nullement inférieure aux autres polices européennes, ignorait le nom des responsables, mais ces responsables étaient des agents officiels des Etats fascistes, et les démasquer était un acte de courage que les gouvernements de Front Populaire confondaient avec un acte de témérité, et dont ils craignaient, par une aberration difficilement compréhensible aujourd'hui, que les Etats fascistes ne profitassent pour déclencher la guerre. Le résultat de cette excessive prudence fut le renouvellement jusqu'à la catastrophe finale, de ces attentats.

En même temps, le fascisme arme ses alliés français. Les « scissionnistes » des ligues, les Cagoulards, pour ne rien dire des ligues elles-mêmes, accumulent des armements dont la plupart sont italiens, sans que la police, pourtant prévenue par « l'Humanité » dès le mois de mai, ose mettre un terme à ces agissements. On découvre, bon gré mal gré, chez le cagouillard Michel Harispe, 4 fusils de guerre, des pistolets automatiques, 17 caisses de 20 grenades avec la poudre nécessaire à leur chargement; chez Paul Renne, 2 fusils-mitrailleurs, 3 revolvers; chez Place, 3 mitraillettes, 3 revolvers; on vole à l'Ecole de Saumur 13 mitrailleuses, des mousquetons et des revolvers.

L'atmosphère de troubles, d'« anarchie » est provoquée par les mêmes gens et les mêmes moyens. La bombe qui explose dans l'express de Vintimille contient 40 % d'hexogène, explosif introuvable en France, mais fabriqué en grande quantité à Avilana, près de Turin; celles de la rue de Presbourg et de la rue Boissière ne pouvaient avoir d'autre but que discréditer la paix française, enfin, la collusion des fascistes éclate en cent affaires: les espions franquistes arrêtés à Marseille sont membres du P. S. F., du P.P.F. et de l'A.F., l'espion arrêté à Remiremont est membre du P.S.F., c'est un coup de téléphone « français » qui permet aux rebelles d'abattre l'avion commercial français piloté par le Français Guidez; c'est une lettre d'un chef du P. S. F. qui recommande aux autorités rebelles les brigadiers Schmer et Araco, arrêtés près de Biarritz, alors qu'ils viennent d'abandonner leur poste au 8^e Dragons de Lunéville; à Tunis (Tunis menacée!) le poste expérimental monopolisé par les journalistes de droite offre une large hospitalité aux orateurs fascistes italiens et cependant, le poste de Bari, de son côté continue ses émissions en langue arabe; lorsque les chefs fascistes se rendent en Tunisie (en particulier le colonel-comte de La Rocque) la majeure partie des cinq ou six mille personnes qui l'acclament sont italiennes; lorsque les chefs locaux du P. P. F. conduisent, le 14 juillet, une manifestation qui, en pleine place de la Résidence, demande la démission du Résident général de France, la plupart des manifestants sont Italiens; à Tunis encore, un vol de documents mène la police et le parquet au quotidien fasciste « l'Unione », et le scandale est étouffé par l'intervention de la diplomatie consulaire; dans l'affaire du sous-marin espagnol que l'on tente de voler à Brest, en pleine rade militaire française, le commandant Troncoso est accompagné de Chaix, du P.S.F., Oudart, directeur de « Paris-soir courses » (et les ramifications des bookmakers avec certaine police, récemment encore chiappiste sont connues) est cagouillard.

L'unité de la réaction internationale se voit encore dans l'activité des Russes Blancs, qui recrutent pour Franco, espionnent pour Hitler, et dont les rivalités de généraux sont encore exploitées par la réaction lorsqu'un général blanc fait disparaître quelque autre général blanc; enfin, fait peu important, mais extrêmement significatif, « Gringoire » où Béraud déclarait par avance qu'il refuserait de faire la guerre si l'ennemi devait être le fascisme italien, refuse de publier une enquête sur l'Allemagne payée 69.000 francs à Louis Gillet, de l'Académie Française, parce que cette enquête est défavorable à Hitler et dénonce les dangers que fait courir à la France l'intervention hitlérienne en Espagne.

Les bombes, les attentats, même ceux qui visent à détruire ou à dérober les biens de la République Espagnole sont qualifiés, avec une touchante unanimité, par la presse fascisante, d'« actes de terrorisme ». Les cagoulards et parmi eux le général Dusseigneur sont « terroristes »; les bombes italiennes de la rue de Presbourg, les bombes qui veulent faire sauter le tunnel de Cerbère, les bombes qui incendient les avions de Villeneuve-sur-Lot et de Toussus-le-Noble sont « anarchistes »; les hommes de Troncoso sont, eux aussi, « anarcho-terroristes ».

Or faut-il rappeler de quelle apologie le « terrorisme » fut l'objet? Sans insister sur le « terrorisme » que les mêmes hommes et dans le même but pratiquaient en U.R.S.S. sous la haute direction de Trotsky, lui-même auteur d'une « Apologie du terrorisme », signalons les innombrables articles consacrés à cette question par l'« Action Française » qui prévoit, « en cas d'agression révolutionnaire », bien entendu, un système de sabotage et de terrorisme qui, souvent même, prend un aspect « préventif » des plus instructifs: le 24 janvier 1937, elle conseille l'emploi de voitures volées, et fournit des instructions que suivront du reste les « cagoulards » sur l'armement nécessaire, le 10 janvier, elle prévoyait la résistance d'îlots genre Fort Chabrol ou Alcazar de Tolède; enfin, le 24 janvier, elle écrivait ceci, qui ne fut suivi, pour inconcevable que cela paraisse aujourd'hui, 1^{er} avril 1975, d'aucune sanction: « Nous sommes certains que l'identification et le repérage de leurs adversaires éventuels (les adversaires des « officiers et sous-officiers », en fait: les adversaires du fascisme) et surtout de ceux qui POURRAIENT DONNER LE SIGNAL DE L'AGRESSION n'est pas très malaisée, surtout en province où l'on connaît à peu près tout le monde ». Mieux encore: le 25 novembre 1936, la même « Action Française » insistait sur les procédés terroristes par lesquels il serait loisible de « ré-

pandre à une agression »: « La mise en court-circuit de lignes à haute tension, la destruction de lignes téléphoniques et télégraphiques, l'immobilisation des écluses, la vidange des canaux sont des moyens de perturbation qui incombent tout naturellement A LA CINQUIEME COLONNE ».

Il faut dire que ces efforts furent à peu près vains. En réalité, la France ne fut pas profondément troublée par les attentats « terroristes », et le monde n'eut pas si vite l'impression d'une France « en anarchie ». Mais l'espionnage, le combat sur le sol français, l'embaras du gouvernement timoré qui laissait faire et provoquait ainsi des incidents de plus en plus graves et, surtout, la complicité des fascistes français, n'en amenèrent pas moins le fascisme étranger au point cherché par lui. Il ne restait plus qu'à provoquer l'incident grave d'où l'intervention étrangère sortirait, quitte à se heurter, contrairement aux espoirs émis, à la presque unanimité de la nation française. Encore cette immense majorité comptait-elle en son sein des alliés du fascisme, et nous ne faisons pas seulement allusion ici à de braves pacifistes qui se disaient alors comiquement « intégraux », et croyaient que le meilleur moyen d'éviter la guerre est de la laisser faire, et aux trotskystes et trotskisans jouant comme en Espagne leur rôle infâme, mais aussi aux chefs de l'armée populaire: il est exact, quoique incroyablement, que la presse du Front Populaire était, sous le gouvernement de Front Populaire, interdite souvent aux soldats par leurs chefs et que ces chefs abonnaient parfois leurs mess, leurs clubs, à des journaux fascistes, tels que l'« Action Française », « Le Jour », « Gringoire ».

Diverses hypothèses furent envisagées, plus particulièrement en septembre 1937, où la situation de la guerre espagnole appelait à la fois une diversion et une intervention plus étendue de l'Italie fasciste, laquelle n'eut pas résisté à la chute de Franco.

L'attentat de Tunis aurait pu être l'un des moyens envisagés. Du moins le gouvernement français donna-t-il pour excuse que toute action énergique de sa part eut amené une protestation virulente de l'Italie, et qu'à cette protestation auraient répondu les cris de la presse française, hurlant à la guerre idéologique, à la provocation, etc... « La guerre avec l'Italie, écrivait l'« Action Française » du 25 septembre 1936, soulèvera dans chaque conscience une lutte dont on ne peut prévoir ni l'issue ni les manifestations extérieures. Parmi le trouble qui marquera les premiers jours d'un prochain conflit, celui-ci, particulièrement déchirant, risque de n'être pas le moindre ». Le gouvernement français, dûment prévenu, au lieu d'agir énergiquement contre ses adversaires intérieurs, adversaires avoués de la nation française, préféra reculer devant les menaces de l'« Action Française »: l'affaire de Tunis fut étouffée.

Autre hypothèse envisagée, plus sérieuse cette fois, parce qu'il était impossible au gouvernement français de reculer, le plan d'invasion du pays basque par les rebelles espagnols. La tactique de la presse fasciste ou alliée aux fascistes à cette époque fut, comme quelques semaines plus tôt au sujet des Cagoulards, de minimiser, de ridiculiser les événements; de même, les élections cantonales, dont le résultat favorable au Front Populaire était prévisible, furent autant que possible réduites à rien par cette même presse. Le plan d'envahissement du pays basque fut soit tenu sous silence, soit ridiculisé par les fascistes français, qui feignaient de croire Franco « un grand ami de la France », ce qui, même à l'époque et pour les lecteurs les moins avertis était assez peu croyable. C'est qu'en réalité, le plan Mancini n'était nullement un plan de « conquête » de la France, pas plus que le plan des fascistes français qui lui auraient prêté main-forte, et tentèrent, comme on sait, quelques mois plus tard, un coup différent. Mais il faut se rappeler qu'en ce temps lointain, une presse éhontée travestissait froidement la vérité. Si le plan Mancini n'avait pas été dévoilé, s'il avait été mis à exécution, les faits auraient été présentés dans cette presse avec la plus tranquille mauvaise foi: on eut inventé un coup de main « terroriste » ou plus simplement « communiste » sur Irun, on eut imaginé (les exemples abondent de pareils procédés, de l'incendie du Reichstag au « bombardement » du Leipzig) que les troupes de Mancini n'entraient en France que pour châtier « des anarchistes » que la faiblesse et la partialité du Gouvernement de Front Populaire eussent poussés à un attentat. L'opinion française, ainsi trompée, aurait-elle su et pu déceler la vérité? Au chaos que la nouvelle du bombardement de Bayonne aurait provoqué, à l'immédiate campagne de la droite: « le Front Populaire veut la guerre », le gouvernement aurait-il répondu par une lutte brusque et sans réticence, contre toute cette presse et les ligues qui la soutiennent et qu'elle soutient? Au contraire, sous couleur « d'union nationale » n'aurait-on pas trahi l'intérêt national, arrêté les troupes françaises aux Pyrénées, inventé un gouvernement « d'union » qui, certes, n'aurait montré au gouvernement de la République espagnole que plus de répugnance encore que le gouvernement de Front Populaire?

André WURMSER.

(Voir la suite page 22)

rance doit donc se défendre contre son puissant voisin qui la menace de tous côtés. François 1^{er} est vaincu et fa-



75. — TRANSPORT DE CANONS. Ce bas-relief du tombeau de François 1^{er}, à Saint-Denis, représente des artilleurs de Marignan escortant leurs canons.

risonnier à Pavie (1525). Son fils Henri II continue

OUESSANT - PARIS visite

L'INTÉRIEUR de la tour était sombre comme un ciel de novembre. Les murs étaient gris, l'escalier était gris et grise semblait même la lueur des deux lanternes accrochées aux parois. On distinguait quelques filets bruns suspendus tant bien que mal, deux bottes de pêche racornies par le temps et quatre ceintures de sauvetage sur lesquelles se lisait difficilement, ici, « Cinq Frères, Cancale », là, « Forban, Dunkerque »; tout ce qui restait, sans doute, de deux chalutiers qui avaient sombré dans les parages, brisés sur les récifs du *Frondeur*, et qui étaient allés rejoindre dans les profondeurs les carcasses de centaines et de centaines d'autres victimes.

Ouessant, le sinistre pays des filles de la mer! Le phare du Creac'h, dont notre groupe gravissait en cet instant les degrés, s'y dresse au dessus d'un paysage de tourmente. Les grands navires qui passent au large bénissent son feu et s'en écartent. Car, s'en approcher, c'est la mort. Tout autour, plusieurs milles à la ronde, la mer bouillonne, jette sans trêve contre les cailloux, même par beau temps, des lames de vingt mètres de haut, dans un bruit de jugement dernier. Malheur à celui qui s'y laisse prendre.

L'escalier débouchait sur une petite terrasse circulaire, où il nous fallut attendre, parce que trente autres visiteurs étaient déjà dans la lanterne. On passa le temps à raconter des légendes, des histoires de naufrages, de pirates, chacun renchérissant, comme il se doit. Des enfants, que leurs mères épuisées par l'ascension avaient posés à terre, trépignaient de ne rien voir, le parapet leur cachant tout spectacle. Les appareils photographiques fonctionnaient tous, à une telle cadence qu'on eût dit un grésillement.

Enfin, dans la tôle de la tourelle, une porte s'ouvrit, si petite qu'elle faisait penser à un trou de souris. Les voyageurs qui nous avaient précédés s'en allèrent en commentant la puissance des lampes et l'aspérité de l'échelle qui y conduisait. Leurs voix, d'abord distinctes, s'engouffrèrent peu à peu dans la spirale de la tour et ne devinrent bientôt plus qu'un murmure confus, vite éteint.

Nous entrâmes.

— A droite! ordonnait le gardien.

Nous fûmes, en quelques instants, rangés et tassés en cercle dans l'intérieur de ce cylindre de tôle, dont tout le centre était occupé lui-même par un autre cylindre sur lequel on lisait : *Cuve rotative à mercure, 1.200 kilogrammes.*

Les pères en profitaient pour donner quelques explications à leurs garçons ébahis. Comme toujours, le groupe comprenait un ou deux de ces messieurs qui savent tout, parlent pour se faire entendre et ne débitent, naturellement, que des âneries. C'est ainsi que l'un d'eux nous apprit que le mercure a été choisi pour la rotation des lanternes

Tout autour, la mer bouillonne, jette des lames de 20 mètres de haut dans un bruit de jugement dernier.

au PHARE

par Yves GROSCHARD

parce qu'il se met en boules et qu'il remplace ainsi avantageusement les roulements à billes.

L'un après l'autre, nous quittâmes cet étage en escaladant l'échelle de fer qui conduit à la lanterne. Au niveau du dernier échelon, le plafond est percé d'un trou par lequel il faut passer en essayant de ne pas se heurter le crâne.

Plusieurs visiteurs s'assommèrent généreusement; cet intermède, comme nous crûmes le comprendre d'après les réflexions du gardien, fait d'ailleurs partie des divertissements prévus.

Là-haut, c'était fini de rire. Les lentilles, qui ressemblent à des yeux monstrueux, faisaient l'objet de la curiosité unanime. On admirait le travail merveilleux du cristal, l'emboîtement parfait de tous les cercles, la minutie des montures. Le ronronnement du guide berçait les méditations individuelles :

— Une portée de quatre-vingts kilomètres, une lueur qui, par temps clair, va jusqu'à deux cents kilomètres... Le plus puissant du monde... La durée des charbons entre lesquels l'arc électrique prend naissance est de trois heures... Actionné par un moteur de trois chevaux seulement... En cas de panne, le remplacement des lampes demande à peine quinze secondes, grâce à ces chariots montés sur rails que vous voyez ici... Cinq cents millions de bougies... Le plus puissant du monde... L'intervalle des éclats est de quarante secondes... Lampe de six mille bougies...

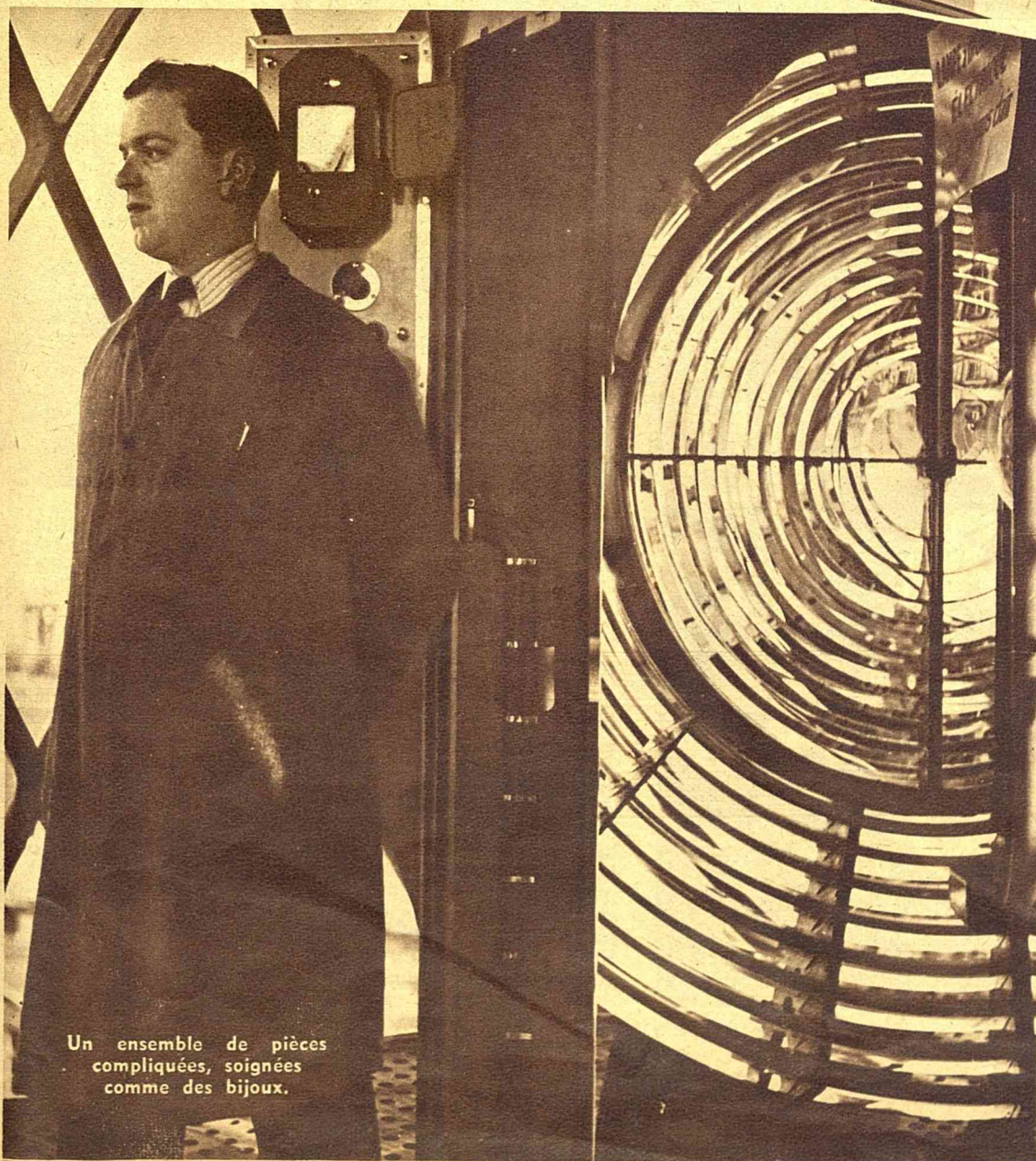
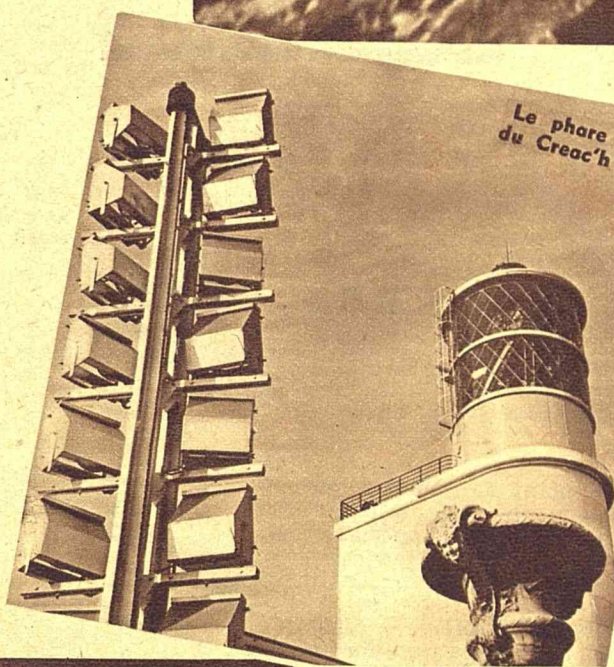
Les regards scrutaient cet ensemble de pièces compliquées, soignées comme des bijoux, dont le magique assemblage permet de sauver tant de vies humaines. Le guide, cependant, n'était pas encore au terme de son énumération :

— Le poids total des deux tourelles (car, au-dessus de vous, il en est une identique), est de soixante-douze tonnes...

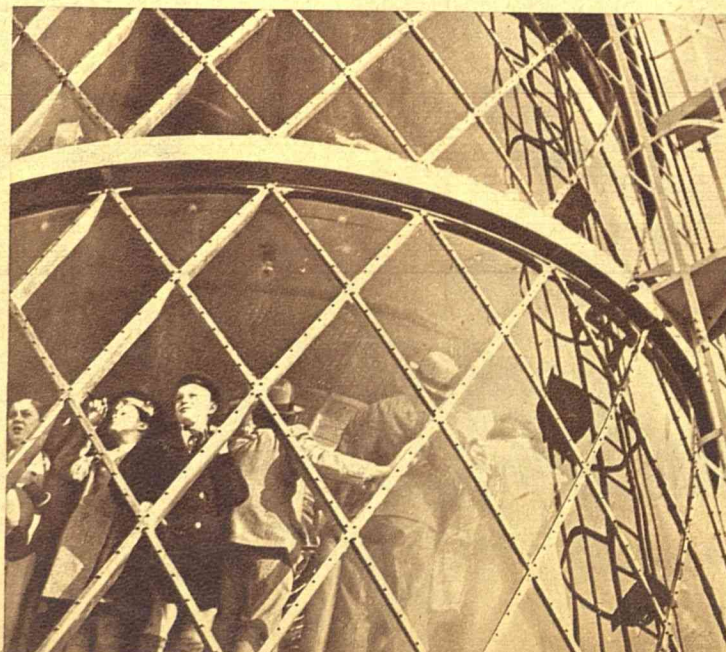
« Elles seront complètement démontées pour être remontées pièce à pièce à Ouessant, l'installation sera sans doute terminée en 1939. »

A Ouessant? Ah! bah? N'y étions-nous donc point?

On admirait le travail merveilleux du cristal, l'emboîtement parfait de tous les cercles. (Voir suite page 22.)



Un ensemble de pièces compliquées, soignées comme des bijoux.





Une halte de joyeux campeurs dans la féerie de la neige.

LA MAUVAISE SAISON N'INTERDIT PAS LE PLEIN AIR BIEN ÉQUIPÉS VOUS POURREZ VOUS METTRE EN ROUTE

EN rédigeant cet article, il n'entre point dans mes intentions de vous décrire le camping en montagne l'hiver, sur neige; cette forme de camping exige, d'ailleurs, un équipement spécial et des précautions toutes particulières. Nous désirons, plus modestement, vous apporter quelques renseignements sur la pratique du camping de fin de semaine pendant l'automne et l'hiver.

Cette année, les campeurs furent particulièrement nombreux et plus d'un charmé par les bons souvenirs des vacances passées, regrette la fuite inexorable des beaux jours et s'apprête à plier soigneusement l'équipement de camping jusqu'au retour, ardemment souhaité, de la belle saison. Beaucoup de campeurs, en effet, ignorent les charmes du camping en saison hivernale. Ils craignent le vent, les longues nuits, la pluie, le froid... Les intempéries existent réelle-

Camping

ment, et il serait bien vain de n'en point tenir compte, mais la nature offre aussi, par temps d'hiver, un visage nouveau, un aspect plus étrange et parfois plus tragique qu'il est fort intéressant de connaître et d'apprécier. Le charme de l'hiver réside, pour une part, dans ses paysages tristes et mélancoliques et dans les douces lumières des brumes ou des ciels voilés; parfois le gel et le givre y apportent, pour quelques heures, un décor somptueux, une véritable fête de neige et de cristal. Pour une autre part, l'hiver offre également un autre charme : c'est l'époque virilisante où vraiment le camping devient un sport et non plus seulement un agréable délassement. Le froid aiguillonne l'activité et vous parcourrez sans déplaisir, et presque sans fatigue, des itinéraires qui seraient bien pénibles à réaliser, sac au dos, par les chaleurs étouffantes de l'été.

Le camping hivernal offre encore d'autres avantages : la campagne est solitaire, elle n'est plus envahie de promeneurs, les trains ne sont plus bondés comme en été, il n'y a plus à craindre de moustiques! Vous me direz, tout cela est fort bien,

Avec ce mauvais système d'imperméables, la vie en montagne paraît aussi grise que l'horizon.



fois, léger des poch...
dérivée d...
En ce qu...
à celui v...
sous la c...
confortab...
tenue au...
taller, sa...
Les ty...
notamme...
pour un...
loppant...
On s'y tr...
circulaire...
A ce m...
en duvet...
matique...
froid ca...
froide, u...
sera néce...
densation...
Nous...
notre ma...
en génér...
réchauffe...
agréable...
un récha...
porte qu...
brûleur à...
gereux qu...
trole que...
matériel...
d'été, tou...
boissons...
laver dev...
car par t...
la tente



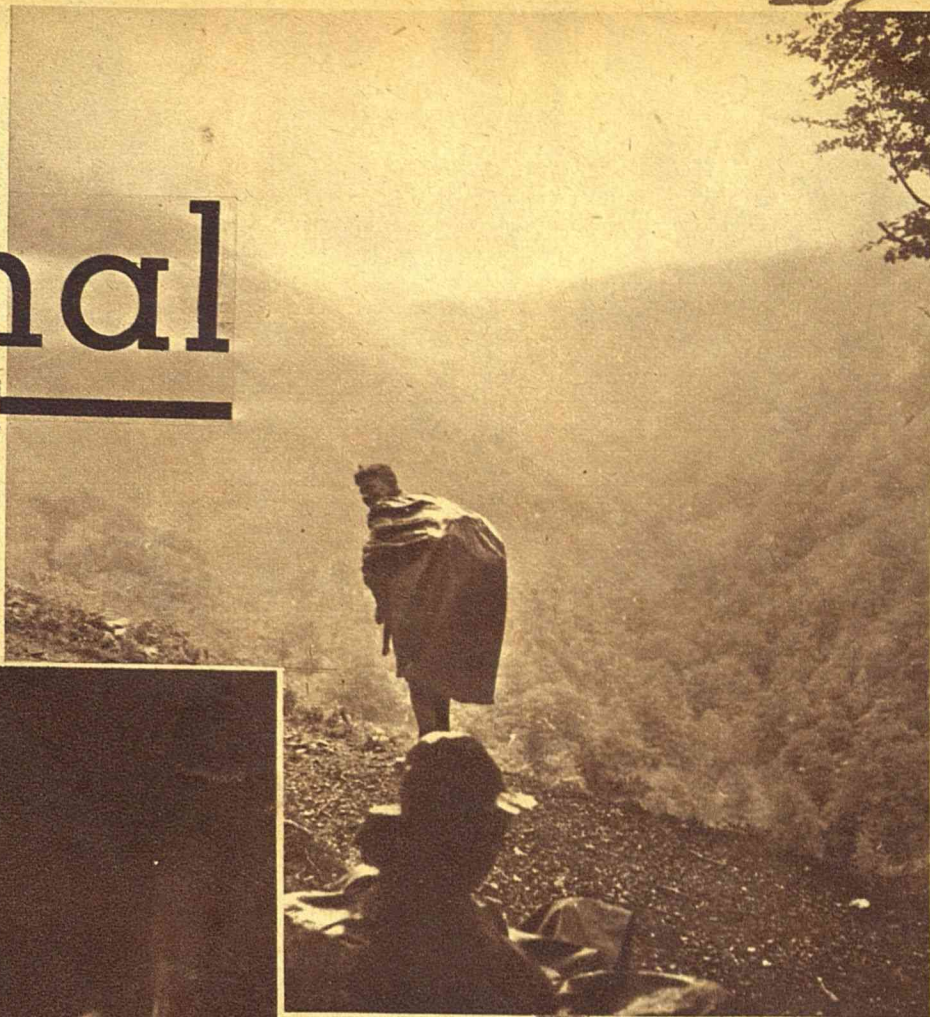
Modèle de tente à double toit.

Camping hivernal

par Jean LOISEAU

Voici l'heure attendue du joyeux feu de camp, qui réchauffe, éclaire et fait fu-
ser les chansons, les blagues et les
rires.

Avec un bon imper-
méable, on se sent
le maître de la
pluie, le mauvais
temps est vaincu et
la vie paraît belle.



Un autre matériel bien utile en camping hiver-
nal est l'éclairage. Sous la tente l'éclairage le plus
pratique reste encore la simple bougie; mais à
l'extérieur la lumière électrique fournie par une
lampe frontale est réellement indispensable; on
a ainsi les mains libres pour lire la carte et mon-
ter la tente en pleine nuit.

Ainsi bien équipé, le campeur randonneur ne
craint plus les intempéries, et il pourra se livrer
chaque fin de semaine à des excursions qui lui
permettront de retrouver la pleine nature à un mo-
ment où la plupart des gens restent calfeutrés dans
leurs étroits appartements. Certes parfois il pa-
raît dur de quitter la tiédeur du chez soi lorsque
au dehors tout est pluie, grisaille et froidure, mais
on ne le regrettera jamais et l'on reviendra avec
une provision merveilleuse de joie simple et de
bonne santé.

Essayez et vous en serez rapidement convaincu.

J. LOISEAU.

fois, léger, portable dans le sac à dos (sac du type à « armature », à gran-
des poches et larges courroies d'épaules) et confortable. La tente sera soit
dérivée de la canadienne à deux montants soit de l'itisa à montant unique.
En ce qui concerne la canadienne nous conseillons un modèle analogue
à celui utilisé par l'expédition française de l'Himalaya et mis au point
sous la direction de M. Raymond Gaché; c'est une double tente légère et
confortable, absolument étanche à la pluie, très chaude et d'une parfaite
tenue au vent. Son tapis de sol en cuvette, amovible ou non, permet de s'ins-
taller, sans inconvénient, soit sur la neige tassée, soit sur un sol détrempé.

Les types de tentes itisas ou pyramidales offrent peut-être plus de place,
notamment dans le modèle « Haut. 160 » qui abrite quatre à cinq campeurs
pour un poids total de 4 kg. 600. Cette tente munie d'un double toit enve-
loppant, d'un tapis de sol et d'un tapis de laine est très agréable l'hiver.
On s'y trouve moins enfermé que dans une canadienne et la forme semi-
circulaire à la base, favorise l'intimité des repas pris sous la tente.

A ce matériel nous devons ajouter un bon couchage. Un sac de couchage
en duvet d'oie, de cygne ou d'eider léger et très chaud; un matelas pneu-
matique qui donne un excellent sommeil et supprime toute impression de
froid causée par le sol. La période très
froide, un couvre-couchage en toile de tente
sera nécessaire pour éviter l'humidité de con-
densation sur le duvet.

Nous apporterons des soins particuliers à
notre matériel de cuisine. En hiver, il faut
en général faire popote sous la tente ce qui
réchauffe celle-ci et lui donne une très
agréable température. Il faut donc utiliser
un réchaud transportable, mais pas n'im-
porte quel réchaud. Il faut se servir d'un
brûleur à gaz d'alcool beaucoup moins dan-
gereux que les réchauds à essence ou à pé-
trole que l'on doit proscrire absolument. Le
matériel de popote sera le même que celui
d'été, toutefois une thermos à conserver les
boissons chaudes sera la bienvenue. Le seau à
laver devra comporter une fermeture étanche,
car par temps de gel, le seau sera rentré sous
la tente et non laissé à l'extérieur.

La campagne électorale bat son plein !

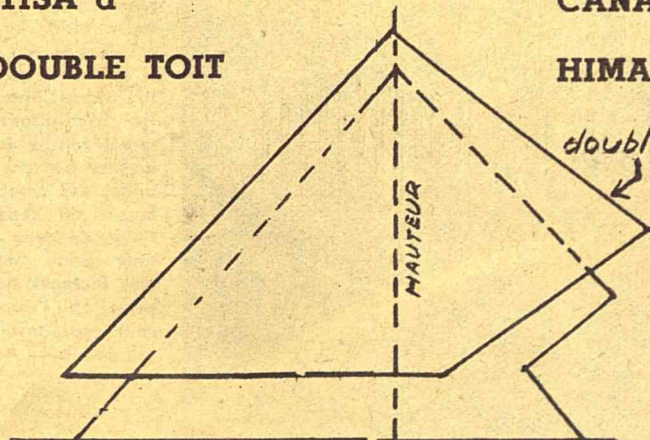
**AMIS DE "REGARDS" faites de la propagande
en sa faveur.**

Demandez-nous du matériel : affiches et spécimens

Tentes pour le Camping Hivernal

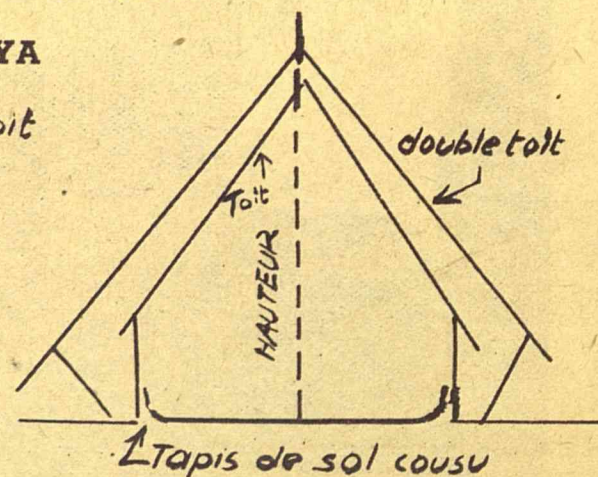
ITISA à

DOUBLE TOIT



CANADIENNE TYPE

HIMALAYA



dans BELLE reconquise par le re

par Simone TÉRY

Le soleil pas-
sant par les
trous d'obus
inonde l'inté-
rieur de l'é-
glise.



Cadavres de Maures de-
vant l'hôpital impro-
visé.

Front d'Aragon. Septembre.

Le vent soufflait. Nous longions la rive droite de l'Ebre. Les fascistes avaient fait sauter le grand pont de Pina avant de s'en aller. Il ne restait plus que les piliers au milieu de l'eau. Plus loin la berge s'abaissait, et nous trouvâmes un nouveau pont, fragile, qui tremblait sur des barques.

— Nous l'avons construit en une matinée seulement !

Du beau travail, de quoi rendre fière une jeune armée.

Des troupes passaient sur le pont, des camions. Sur une barque près de la berge un soldat, le torse nu, se lavait avec vigueur. L'eau ruisselait sur ses cheveux ébouriffés.

Nous nous engageâmes à notre tour sur le pont. Il sentait le bois frais. Il craquait et grinçait. Le vent rebroussait les vagues à nos pieds.

Nous arrivâmes dans une vaste plaine. Une ligne mince, imperceptible, la coupait. C'étaient les anciennes tranchées gouvernementales. En approchant nous aperçûmes des réseaux de barbelés. Devant, il y avait des pieux entourés d'épines, contre les tanks. Pendant trois kilomètres nous franchîmes le

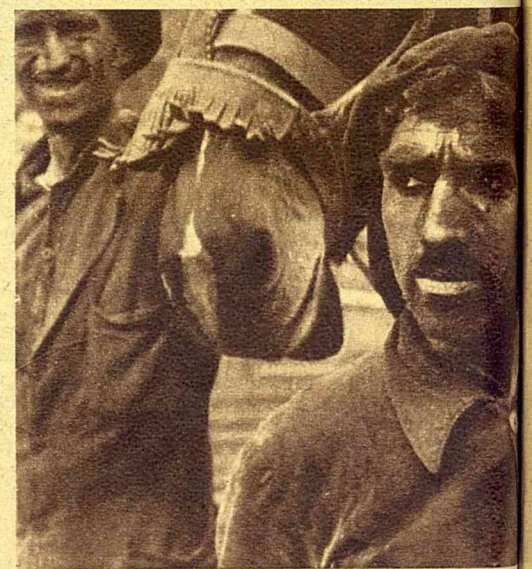
Le clocher
thédrale d
refuge des
où flotte
nant le
gouvernen



ASTURIAS



Asturies! Quel passé de luttes héroïques, quelle tradition de liberté ce seul mot évoque! Il y a juste trois ans, les mineurs asturiens inscrivent dans l'histoire de l'Espagne une de ses pages les plus glorieuses. Personne n'a oublié l'épopée de l'octobre asturien. Aujourd'hui, à nouveau, les mineurs des Asturies combattent et donnent leur vie pour la liberté. Ils se battent aussi pour l'indépendance de leur pays, contre l'envahisseur italien, allemand et maure. Ces magnifiques combattants, qui tiennent et résistent pied à pied dans les défilés de leurs montagnes, contre un adversaire supérieurement armé, ont besoin de notre aide. La population asturienne — ces femmes si vaillantes que notre photographe Chim nous montre travaillant dans la mine, tandis que les hommes se battent — les familles des combattants ont besoin de nous. Venons à l'aide de ceux qui se battent pour notre liberté. Nos lecteurs trouveront en page 15 l'appel du Secours populaire pour l'ap-pui aux Asturiens.



Les mineurs asturiens se battent contre l'envahisseur. Sur le carreau, leurs femmes les remplacent, vaillamment, pour que la production puisse se poursuivre. Seuls restent quelques tout jeunes hommes. Ces photos ont été prises par notre envoyé Chim il y a quelques mois dans le bassin minier des Asturies.

BELCHITE

les républicains

Le clocher de la cathédrale dernier refuge des rebelles, où flotte maintenant le drapeau gouvernemental.

Deux saints dorés gisaient parmi les décombres.

no-man's-land qui pendant un an n'avait été traversé que par le sifflement des balles.

Nous arrivâmes aux tranchées fascistes, formidablement aménagées. Il y avait des bastions, des blockhaus en ciment armé. L'intérieur de l'un d'entre eux était décoré de fresques. Et maintenant les soldats républicains lisaient des journaux sous les couleurs italiennes, sous les armes du royaume d'Italie, sous des faisceaux noirs.

Nous repartîmes vers Belchite. Le vent soufflait. Le ciel était livide, zébré de vert, d'ocre et de violet. Le Greco n'a pas inventé ses ciels tragiques. C'est ici même qu'il les a vus.

Enfin la ville apparut au loin, et à mesure qu'elle approchait elle semblait s'affaisser, se dissoudre comme un morceau de sucre dans l'eau. Pas une ligne droite, pas un angle aigu. Au-dessus d'un enchevêtrement de toits affaissés, de poutres tordues, le clocher s'élevait encore, rongé par la mitraille.

Nous entrâmes dans le village. Quel spectacle ! Partout des décombres, des murailles trouées, criblées de balles. Pas une n'était intacte. On s'était battu ici terriblement, rue après rue, maison après maison.

— Les officiers d'état-major eux-mêmes avaient bourré leurs poches de grenades, et ils se sont lancés à l'assaut les premiers.

Seulement des soldats dans ces ruines, pas un civil. A mesure que nous avançons dans un tourbillon de poussière, de plâtras, une odeur âcre, effroyable, nous suffoquait.

— Qu'est-ce que ça sent ?

Mon compagnon me regarda, puis il regarda les décombres. Il ne répondit pas. Alors je compris.

Des soldats avec des pelles et des pioches dégageaient une rue obstruée. Il nous fallut rebrousser chemin. C'est que Belchite, deux heures auparavant, avait été bombardée par l'aviation fasciste. Mais je ne l'appris que le soir. A Belchite, personne ne songea à m'en parler. Un bombardement, c'est chose si quotidienne pour des soldats.

J'entrai dans l'église où les rebelles avaient résisté deux jours encore après la prise de la ville. On voyait le ciel à travers la voûte écroulée. Deux saints dorés gisaient parmi les décombres.

Dans une ruelle il y avait un cadavre de mule, couleur de poix, les pattes séparées du corps, les côtes à l'air. Ses dents blanches riaient. Un tourbillon de mouches bourdonnait dans son ventre d'où montait une puanteur insupportable.

Par la porte d'un rez-de-chaussée obscur je fus étonnée d'apercevoir une paysanne penchée sur des objets. Je l'appelai. Elle me regarda d'un air égaré.

— Nous étions tous partis avant l'arrivée des fascistes, me dit-elle. Seule ma mère était restée, elle était trop vieille. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

Elle se détourna et se remit à fouiller convulsivement dans un ballot. Le haut de sa maison était écroulé.

Six cents personnes, hommes et femmes, ont été fusillées par les fascistes dans ce village.

Un éclat métallique dans la poussière attira mon attention. Je ramassai une douzaine de médailles en fer-blanc pleines de vierges agenouillées et d'enfants Jésus béni-seurs.

Comme je sortais de Belchite, je rencontrai une vieille femme qui arrivait. Son visage était bouleversé d'émotion, d'espérance.

— Je suis d'ici, me dit-elle, je cherche ma maison. Mais je ne reconnais plus rien.

Je la suivis. Enfin elle s'arrêta. Son visage devint rigide. Elle serrait les mains sur son ventre. C'était là. Il n'y avait plus qu'un trou béant, rempli de pierres et de poutres. Elle ne disait rien. Elle regardait.

Les ruines de Belchite.



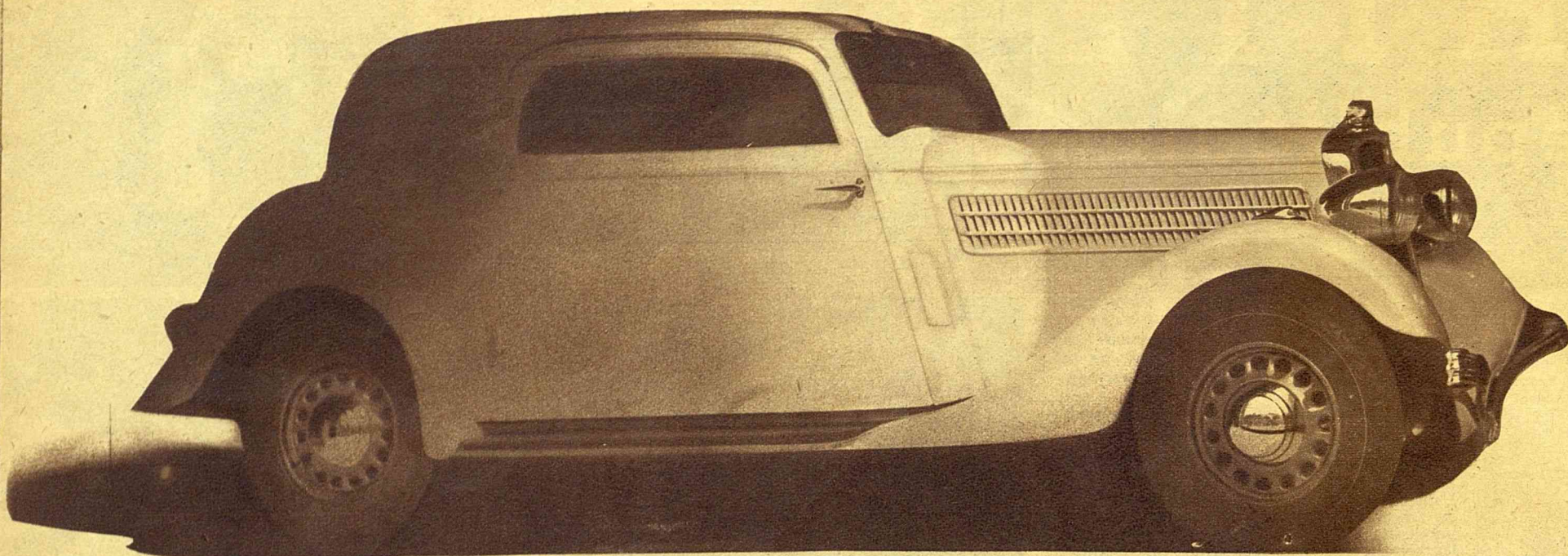
C'était là sa maison. Il n'y a plus qu'un trou béant rempli de pierres et de poutres.

Le service sanitaire déblaye les rues de Belchite.



Pont de bateaux sur l'Ebre construit en une matinée par les républicains.

AU BONHEUR DES MESSIEURS



N

AGUÈRE, quand on disait : « le Salon », on sous-entendait le Salon d'Automne de peinture. C'était à cette époque si proche et déjà si lointaine de l'avant-guerre à laquelle tant de vieux Parisiens n'hésitent pas à situer l'âge d'or, sans doute parce qu'elle était l'époque de leur jeunesse dorée. Il était de bon ton, parmi les gens désœuvrés — c'est jou ce qu'il y avait de désœuvrés au « bon vieux temps » de la journée de 10 ou 12 heures! — il était de bon ton de ne pas rater un de ces vernissages, où l'on défilait au pas de gymnastique comme pour une revue de détail.

Et cela pour pouvoir dire sur les boulevards, à l'heure de l'appétit :

— Vous avez vu le Bonnat? Quel pompiérisme! Ce qui était d'ailleurs vrai.

Aujourd'hui, le Salon, c'est le Salon de l'Auto.

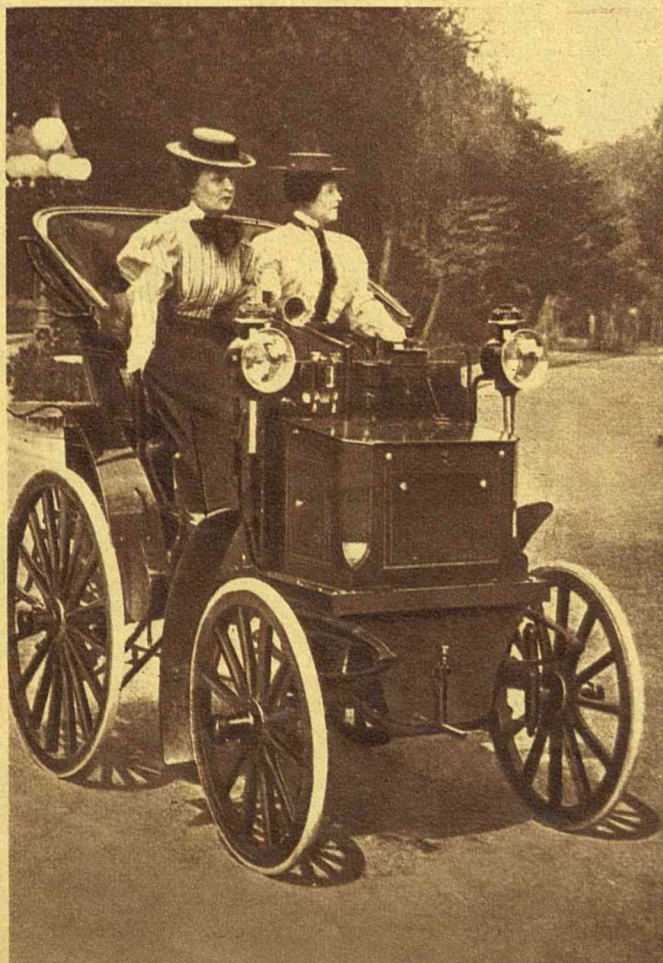
Non content de l'avoir supplanté dans la faveur du Tout-Paris (sic), ce Salon-ci a chassé l'autre de sa demeure. Les peintres, cette année, ont dû fuir le Grand Palais pour être hébergés sur l'autre rive de la Seine, dans une sorte de baraque Vilgrain grand format, qui est, paraît-il, le Salon des Expositions.

Et les rejeteons des oisifs du « bon vieux temps » ne parlent plus, à l'heure du cocktail dans les bars des Champs-Élysées, de Bonnat ni de Cézanne, mais de carrosseries et de traction avant.

Il faut être de son époque.

Le Salon de l'Auto, c'est tout de même quelque chose.

C'est d'abord une heureuse idée. Les constructeurs mettant un point d'orgueil à présenter chaque année des innovations qui sont presque toujours des progrès.



LE SALON de L'AUTO

ou les bolides dans la volière

Et puis la mode s'en est mêlée. Car il y a une mode des autos aussi tyrannique que celle des couturiers.

Un fils de famille un peu snob, comme ils le sont tous, se croirait déshonoré si on le rencontrait au mois de décembre dans la voiture dont il était si fier en janvier.

Mais alors, que devient l'auto « de l'an dernier »?

— Baptiste, vous la donnerez aux pauvres!

Baptiste, certes, serait épaté s'il recevait cet ordre! Mais pas de danger...

L'auto de l'an dernier est reprise par le constructeur à un prix estimable.

Et la délaissée va grossir le stock de plus en plus imposant des voitures d'occasion. Elle fera encore une longue carrière avant de devenir « une vieille bagnole ». Et quand elle le sera devenue, il lui faudra encore rouler, rouler... Elle rappellera alors, il est vrai, le couteau dont on a changé le manche, puis la lame... Enfin, morte, « fusillée », on la livrera à l'équarrisseur, nous voulons dire au garagiste, qui trouvera encore le moyen d'utiliser quelques-unes de ses pièces, boulons et rivets.

Il n'y a qu'en Amérique que les autos mortes ont droit à un cimetière.

Donc les Salons sont promoteurs de progrès. Sans cette compétition annuelle, l'auto n'en serait peut-être pas au point de perfection qu'elle a si rapidement atteint. C'est à se demander si le cheval n'a pas abdiqué trop tôt.

Un Salon annuel de l'hippomobile aurait peut-être — pourquoi pas? — poussé les éleveurs à trouver, eux aussi, du nouveau d'une année à l'autre. On serait ainsi arrivé — qui sait? — à sortir un animal à grand rendement et à consommation minime. Le carburant avoine, trop coûteux, aurait pu faire place, un jour ou l'autre, à un « carburant national » de la race chevaline, une sorte de gazogène pour moteur à crotin, si j'ose ainsi trivialement appeler la plus noble conquête de l'homme.

Et au moins aurions-nous encore des hussards et des gendarmes à cheval, ô Courteline, ô Nadaud!

Hélas! Nous sommes à l'âge de l'ersatz et l'ersatz cheval-vapeur a détrôné sans retour le cheval tout court. C'est le progrès.

Et puis c'est tellement plus pratique!

Mais, au fait, de quels principes s'inspirent les innovations recherchées par les constructeurs pour le Salon 37?

D'abord (et toujours) de celui-ci : économiser l'essence, l'économiser de plus en plus.

Le moteur idéal sera celui qui donne tout sans rien recevoir. Un moteur qui vivrait somme toute d'air pur et d'eau fraîche...

Il paraît que les Japonais avaient presque trouvé la solution, en remplaçant le moteur à explosion par un puissant ressort enroulé, comme celui qui fait marcher certains jouets mécaniques. Tous les 50 kilomètres, par exemple, au lieu de prendre de l'essence, on aurait resserré le ressort d'un tour de clé. Et hop! nous voilà repartis...

Phaéton à pétrole de Panhard et Levassor type 1896.

Mais l'auto-jouet semble bien n'être qu'un canard.

Au reste, les ingénieurs se rapprochent peu à peu du moteur idéal en question. Grâce à d'ingénieux alliages métalliques, ils parviennent à mettre au point de très petits engins qui consentent pour moins de deux bidons aux 100 kilomètres, à tirer des carrosseries grandeur nature, ma foi.

Ces moteurs minuscules sont d'ailleurs des lourdauds et des paresseux auprès du plus petit moteur à explosion du monde qui n'est autre que celui... de la mitrailleuse dernier modèle. Caractéristique de cette mécanique lilliputienne : 7 millimètres de diamètre, 33 kilos, 300 chevaux, 200.000 tours à la minute.

Après des 9.500 tours des moteurs d'automobile les plus perfectionnés, c'est évidemment merveilleux.

Mais enfin, il faut reconnaître que les autos, même les plus rapides, sont tout de même moins meurtrières.

Pour économiser l'essence, il y a aussi les subterfuges. Vous avez peut-être lu, dans Maupassant, je crois, l'histoire de ce valet de ferme qui avait pris en grippe un cheval. Il lui donnait, certes, chaque jour, une provende aussi abondante qu'appétissante. Mais l'hypocrite s'arrangeait de telle sorte que la malheureuse bête ne pouvait pas atteindre sa nourriture tassée au fond du râtelier. Et le cheval mourut de faim.

Eh bien! toutes proportions gardées, on en use ainsi avec les moteurs. On remplit le réservoir d'essence, mais on réussit, grâce à des carburateurs régulateurs, à réduire le régime normal de la machine. Disons vite que celle-ci n'en souffre pas autrement. Elle se venge même en allant beaucoup moins vite, ce qui ne fait de mal à personne.

Bientôt le dernier cri sera de pouvoir dire :

— Vous savez, j'ai un carburateur épatant. Grâce à lui, je ne dépense pas soixante à l'heure...

De cette course à l'économie, l'automobiliste finit d'ailleurs par ne tirer aucun avantage, puisqu'à mesure qu'on invente des systèmes pour réduire la consommation, le prix de l'essence augmente.

Elle coûtait 2 francs l'an dernier; on la paye aujourd'hui de 2,60 à 2,80.

Tant que l'Etat n'aura pas adopté une politique de carburant bon marché, les classes laborieuses françaises moins bien partagées que celles des Etats-Unis, devront renoncer à l'auto personnelle.

Faute de pouvoir s'offrir une voiture, les Parisiens peu fortunés seront-ils du moins admis à contempler celles qui vont être exposées du 7 au 17 octobre, sous la verrière du Grand Palais?

Les organisateurs du Salon annoncent qu'ils ont pris une décision « démocratique ».

En 1936, le prix d'entrée était de 10 francs, sauf le vendredi, jour de gala (mais oui, ma chère), où l'on en payait quinze.

Eh bien! qu'on se réjouisse! Cette année, les jours de gala sont supprimés et le ticket d'entrée est uniformément de dix francs.

Pour ce qui est de créer des journées populaires à trois francs, comme à l'Exposition, on en reparlera... une année ou l'autre.

R. TRENO.

Juste-
le labor-
line, et
Le
Carnassi
quantité
Le
poursuit
regagner
entière
ral en t

N

rience d
calme. M
bleu pâle
sa cellul
line Par
en ses p
de prison
souvenirs
présentai
avec l'ar
sans tar
Sulpice,
l'empire
vants a
trop sou
plan sent
qui leur
leurs plu

Devan
prisonnier
peur de
pendant
avant qu
les mouch
été mis e
d'une faç
fût pas n

En eff
la vieille
bilités et
sectes ign
de la pén
lée du C
du fléau
mondiale.
un intérêt
faisait le
roi d'Ang
pour lutte

Que la
démocrati
rien là qu

(*) Voir
bre 1937.

La Guerre des mouches

UN GRAND ROMAN INÉDIT *

de Jacques SPITZ

ILLUSTRATION DE LALANDE

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Juste-Evariste Magne, licencié ès sciences, exerce la fonction d'aide-chimiste dans le laboratoire du savant Carnassier. Magne rencontre un jour une jeune fille, Micheline, et sa vie prend brusquement une signification.

Le soir même de cette rencontre, Magne est appelé à accompagner son maître Carnassier en Indochine, où un phénomène bizarre se produit. Des mouches, en quantité incalculable, on en effet envahi la colonie française.

Le travail scientifique de la mission s'avère inutile. L'invasion des mouches se poursuit. Dans une atmosphère de mort, le gouverneur, la troupe, Carnassier et Magne regagnent la France. La nouvelle de l'abandon de l'Indochine soulève la France entière d'indignation et, à leur arrivée à Marseille, les fuyards, le gouverneur général en tête, sont arrêtés et conduits à Paris pour être incarcérés à la Santé.

MAGNE qui, après la misère, la faim, le spectacle de la mort, connaissait maintenant la prison, et faisait ainsi petit à petit l'expérience des choses de la vie, restait plus calme. Mais à force de contempler le ciel bleu pâle de Paris à travers les grilles de sa cellule, il voyait les yeux de Micheline Parturier reprendre la première place en ses pensées. Dans l'inaction de sa vie de prisonnier, il se remémorait sans fin les souvenirs de cette pauvre aventure qui représentait dans sa vie la seule rencontre avec l'amour. Et pour pouvoir reprendre sans tarder sa faction sur la place Saint-Sulpice, il eût donné d'un cœur léger tout l'empire colonial français. L'âme des savants a des naïvetés dont il ne faut pas trop sourire, car elles sont l'image sur le plan sentimental de cette pureté de regard qui leur vaut dans l'ordre de l'intelligence leurs plus belles découvertes.

Devant la commission d'enquête, les prisonniers se disculpèrent aisément. La peur de l'opinion publique n'aurait cependant pas permis qu'on les relâchât avant que l'affaire fût un peu oubliée, si les mouches auxquelles ils devaient d'avoir été mis en prison, ne les en avaient tirés d'une façon qui, pour être indirecte, n'en fût pas moins décisive.

En effet, tandis que l'Occident suivant la vieille routine cherchait les responsabilités et les coupables, en Orient les insectes ignorants des frontières passaient de la péninsule indochinoise dans la vallée du Gange. Cette nouvelle extension du fléau retint sérieusement l'attention mondiale. Partout on se mit à suivre avec un intérêt passionné les préparatifs que faisait le gouvernement de Sa Majesté le roi d'Angleterre, empereur des Indes, pour lutter contre l'invasion.

Que la France, dans son insouciance démocratique et républicaine, avec son rien là que de normal aux yeux des ob-

hygiène marquée au sceau de l'incurie méditerranéenne se fût laissée surprendre, servateurs internationaux, mais avec l'Empire britannique, sa vieille tradition coloniale, ses ressources illimitées et sa ténacité

l'étonnante, les choses allaient prendre une autre tournure.

La constitution d'une armée de l'air sanitaire, la mobilisation des Sikhs, l'envoi de la Home-Fleet dans le golfe du Bengale, le départ de douze régiments de nurses anglo-saxonnes commandées par des membres de la Royal Academy of Medicine inspirèrent une solide confiance. L'envoi de 12.000 tonnes de médicaments transportés par priorité sur les paquebots de la Peninsular, la formation d'un millier d'ambulances motorisées, l'équipement des lanciers du Bengale en détachement incendiaires, la désinfection de la route des Indes, et jusqu'à la recommandation de prières publiques par l'évêque

de Bradford, vinrent témoigner de l'universalité des efforts entrepris dans toutes les directions, avec une admirable unité de vues, pour défendre le plus beau joyau de la couronne de l'Empire. L'humour même se mit de la partie : dans une lettre au Times, G. B. Shaw proposa la constitution de régiments d'araignées qu'une longue tradition, disait-il, doit rendre plus aptes que les hommes à la lutte contre les mouches.

Ces mesures énergiques rassurèrent l'univers. La stupéfaction n'en fut que plus grande quand on apprit, deux mois après l'apparition des premières mouches dans le delta du Gange, que lord Camel, vice-roi des Indes, devait, haut de forme gris perle en tête, abandonner son palais et se réfugier dans l'île de Ceylan comme un vulgaire gouverneur général, fonctionnaire de la République Française. Profitant de la mousson, des légions infinies de mouches dévastatrices s'étaient abattues avec une rapidité surprenante, d'un bout à l'autre de la péninsule tout entière.

Justice fut alors rendue dans leur propre pays aux coloniaux de la III^e République. On reconnut enfin qu'ils avaient fait de leur mieux et que le fléau n'était peut-être pas de ceux qu'il était aisé de combattre. Le professeur Carnassier et son assistant Magne furent extraits de leur cellule à la Santé. A titre de réparation, l'Académie des Sciences élut, à l'unanimité moins deux voix, Carnassier au nombre de ses membres.

Ayant atteint ses objectifs, le savant professeur retrouva sa sérénité et accepta un peu partout d'aller dîner en ville. C'était l'homme du jour : il abondait en histoires plaisantes qui donnaient le frisson. Quant à Magne l'obscur, rendu à la liberté, il ne demanda pas de compensations honorifiques, mais se rendit droit à Saint-Sulpice. Retrouver parmi les chaises de la vénérable église la tante de Micheline, telle était pour l'instant sa seule ambition.

Lorsque les genoux tremblants, il s'avança dans la nef, on célébrait un office. Il se glissa entre les prie-Dieu et attendit. Enfin, il vit apparaître entre les rangs clairsemés des fidèles une vieille femme voûtée, la paume pleine de sous. Il la regarda avec émotion s'avancer : que sur ce pauvre visage, sur ces bandeaux blancs où se posaient ses regards se furent aussi posés les regards de Micheline, lui paraissaient merveilleux.

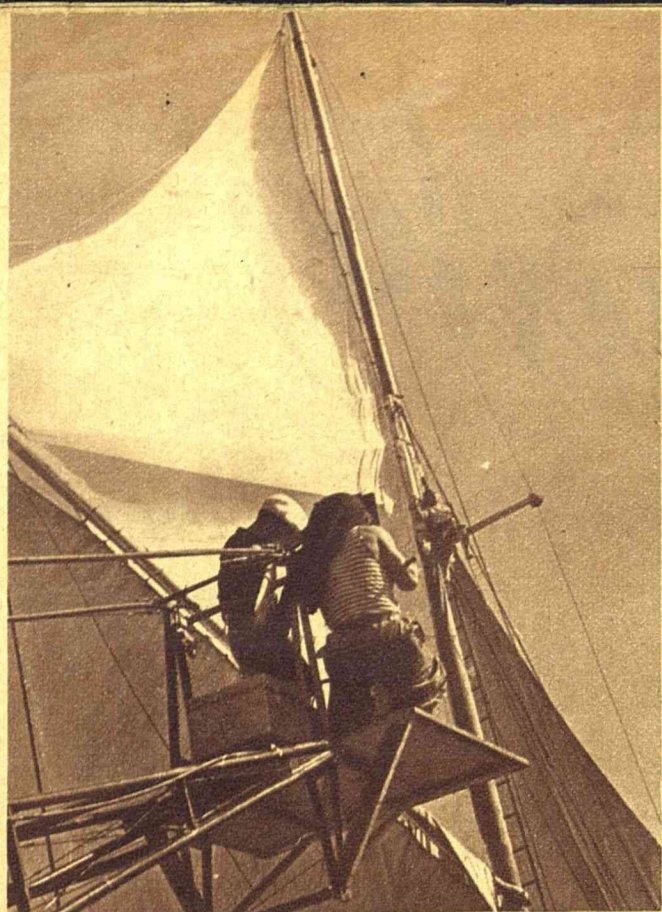
— Madame, je voudrais vous parler, lui souffla-t-il à voix basse.

(Voir suite page 20.)



Magne balbutie : « Mon Père, c'est-à-dire... »

(*) Voir Regards depuis le 16 septembre 1937.



Prises de vue au haut d'une tartane.



Le repos à l'ombre des fusils.



La claquette annonce : « Marseillaise D2 2 »... et l'on tourne.



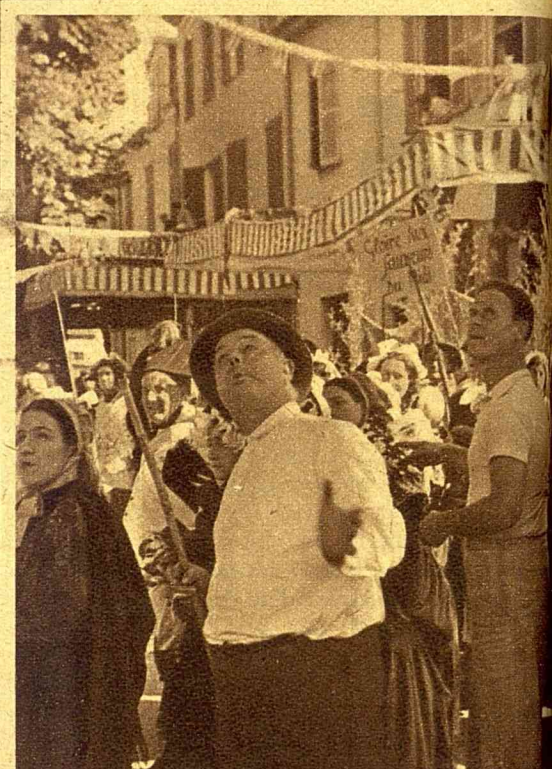
« La patrie est en danger ». 350 volontaires arrivent de Nice... en autocar!



Antibes, devant cette redoutable invasion, est duite au silence le plus complet.



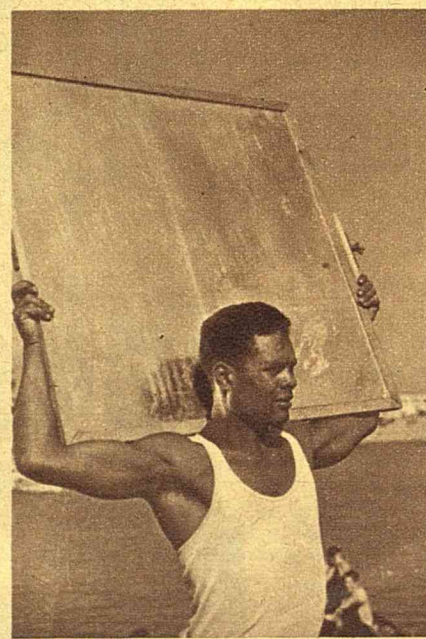
Ardisson (le maçon Bonnier) se fait maquiller une dent aurifiée! Le soleil du Midi est si traître...



Deux attitudes du metteur en scène Jean Renoir : en « Très bien, mais ne regardez pas l'appareil », dit-il figurants du crû. Ci-dessus : « Vous n'avez plus mion dans le champ ? » s'inquiète-t-il auprès de rateur.



L'ingénieur du son De Bretagne à l'écoute, traque les bruits parasites : klaxons, moteurs, etc..., qui gênent les prises de son.



Doudou, le sympathique mécanicien, attrape le soleil dans son écran.



Sur une grue, l'opérateur Douarinou et son assistant travaillent sans vertige.



Un chant s'élève, le « Chant de l'Armée du Rhin ». Encore quelques répétitions, et ce chant s'appellera... « La Marseillaise ».



Ce figurant, aux yeux de la jeunesse du pays, est doué d'un prestige à la fois historique et cinématographique.



Mais comment d'ont mangeaient ces farouches défenseurs de nos libertés ? (A droite.)

Le coulisses de la Marseillaise

UN REPORTAGE DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL CHIM

« Où en est La Marseillaise ? Que devient le grand film du peuple de France ? » REGARDS ne pouvait vous apporter de meilleure réponse que ces images, rapportées samedi de la Côte d'Azur par notre ami Chim qui a vécu les prises de vues plusieurs jours durant avec les acteurs, les figurants, les techniciens, à Antibes et à Pegomas, où plusieurs scènes ont été tournées par Jean Renoir et sa nombreuse équipe.



On tourne la scène des adieux. « Allons enfants de la patrie... »



Jean Renoir modifie une attitude d'un acteur.



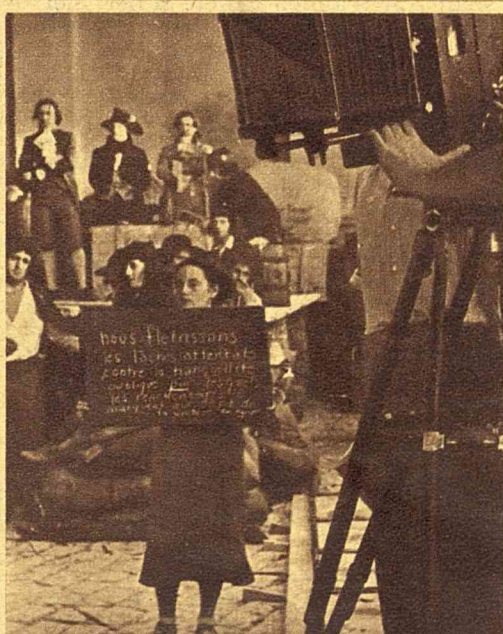
Ils bafraient comme vous et moi, mon enfant, avec de solides casse-croûte.



Comme les jambes changent, d'un siècle à l'autre!



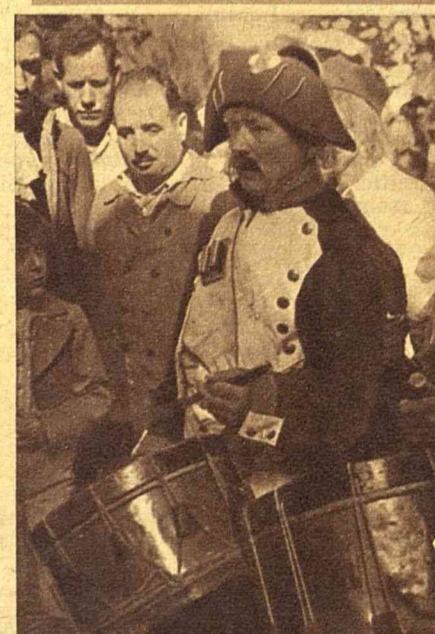
L'expert historique Koch vérifie dans les moindres détails l'exactitude des vêtements.



« Nous flétrissons les lâches attentats contre la tranquillité publique », proclame ce panneau aide-mémoire. Cette phrase n'a rien perdu de son actualité.



Le port d'Antibes offre une image suffisante des docks de Marseille en 1792. (On aperçoit, en bas, Jean Renoir.)



Le tambour recherche patiemment le rythme de l'époque.

Chicago,
dimanche 10 octobre.

Chère maman,

J

E me suis senti si malheureux, lorsque je t'ai croisée en ville hier soir et que je ne t'ai pas parlé. Pourtant, tu as été merveilleuse. Pas le moindre signe de ta part qui eût pu montrer que tu me connaissais — que j'étais ton fils. Si je n'avais pas été avec cette jeune

filles, maman, on aurait pu bavarder. Je n'ai plus peur, comme avant, d'être pris pour un sang-mêlé chaque fois qu'on peut me voir parler à un Nègre dans la rue. Je crois, pourtant, que l'on ne peut me suspecter d'après mon aspect extérieur. Tu te souviens quel mal j'ai eu, à l'école, pour convaincre les professeurs que j'étais un sang-mêlé. Quelquefois, même après qu'ils t'avaient vue, toi ma mère, ils ne voulaient pas le croire. Ils pensaient seulement que j'avais une maman mulâtre, je crois. Depuis que j'ai commencé à me faire passer pour un « blanc », personne n'en a douté. Où je travaille, le patron, qui est Sudiste (1), est toujours en train de maudire les noirs, en ma présence, sans penser que j'en suis un. C'est à mourir de rire !

C'est curieux, pourtant, maman, de voir comment quelques blancs détestent les noirs, et ils les détestent, n'est-ce pas (sans cela je n'aurais pas à devoir t'ignorer dans la rue, pour garder mon travail). Ils vont parfois jusqu'à dire des folies sur notre compte, racontant que nous sommes tous des voleurs et des menteurs, ou bien que nous sommes malades — consommation, syphilis et le reste. Ce n'est pas étonnant qu'un nègre ait tant de mal à trouver du travail, avec cette propagande qui se fait contre lui. Je ne savais pas que c'était une règle chez les blancs de dire tant de choses si horribles sur nous, avant d'être parmi eux, d'entendre leurs conversations, de vivre leur vie.

Mais cela m'est égal d'être « blanc », maman, et ce fut si généreux de ta part de me pousser à me servir de ma peau blanche et de mes cheveux non crépus. Ils m'ont permis d'avoir cette place, maman, où, malgré la crise, je gagne encore un si beau salaire. Et je suis sur les rangs pour la nomination de secrétaire du directeur, si M. Weeks part à Washington. Quand je regarde le groom nègre, qui balaye le bureau, je pense que c'est cela qui m'était destiné — aurais-je été plus « foncé ».

Il n'importe pas que ce garçon soit intelligent, on ne le prendra jamais dans un bureau — seulement comme domestique. Voilà pourquoi cela me fait tant de bien de lancer des pointes au patron, quelquefois — lui qui est si loin de penser qu'il a comme secrétaire un homme de couleur.

Mais, maman, je suis si malheureux, à cause d'hier soir — c'est la première fois que nous nous rencontrons en public de cette façon. Ce sont des choses comme celles-là qui font que c'est si dur d'arriver; avoir à renier sa propre famille, quand on se trouve en face d'elle. Bien sûr, je sais que toi et moi nous savons que c'est pour le mieux, mais tout de même, c'est terrible. Je t'aime, maman, et je hais de faire de pareilles choses, même si tu dis que cela t'est égal.

Mais, que dis-tu de la jeune fille qui était avec moi, maman ? C'est la petite que je vais épouser. Elle est jolie, n'est-ce pas ? Si gentille. Ses parents sont bien casés. Ils sont d'origine germano-américaine, et n'ont pas beaucoup de préjugés. J'ai emmené la petite voir une revue nègre la semaine dernière. Elle a trouvé cela

(1) Southerner — du Sud-Sudiste. Les Américains du Sud des Etats-Unis gardent encore de nos jours un préjugé de race. Ils sont en général anti-nègre et conservent la tradition esclavagiste. — N. D. T.

Rencontre

ILLUSTRATION de MENDJIZKY



CONTE INÉDIT de LANGSTON HUGHES

TRADUCTION D'ANDRÉ CHENNEVIÈRE

épatait. Elle a dit : « Les noirs sont si gracieux, si gais ! » Je me demande ce qu'elle aurait dit si je lui avais déclaré que j'étais nègre, du moins minègre — que mon père était blanc, mais que tu étais noire ? Mais je crois que je ne me risquerais pas à cela. Puisque je me suis décidé à vivre parmi les blancs, que j'y ai trouvé ma place (et une bonne), pourquoi se préoccuper des races ? Je suis bien heureux de pouvoir n'y pas penser — ça, je le sais.

J'espère que Charlie et Gladys ne m'en veulent pas. C'est drôle, je suis le seul à avoir été assez blanc pour passer comme tel. Charlie est encore plus foncé que toi, maman, et je sais qu'il m'en voulait à l'école lorsque les professeurs me prenaient pour un blanc, avant qu'ils sachent que nous étions frères. A présent, je suis content que tu m'aies soutenu, que tu m'aies dit d'aller de l'avant, et de profiter de tout mon possible de la vie. C'est ce que je veux faire, maman. Je vais épouser une blanche, vivre comme les blancs, et si d'aucuns de mes gosses naissent noirs — je jurerai qu'ils ne sont pas de moi — je ne me laisserai plus prendre dans les filets nègres. Plus jamais, je suis libre, maman, libre !

Pourtant, je serais heureux de pouvoir quitter Chicago, d'être envoyé dans la succursale de New-York ou de San-Francisco — quelque part où ce qui s'est passé hier soir ne pourrait pas arriver. Te croiser et ne pas te parler — ce fut terrible. Et si Charlie ou Gladys me rencontraient, ils pourraient ne pas avoir le tact que tu as montré — surtout qu'ils ne semblent pas se réjouir de ce que je passe pour un blanc — je ne vois pas pourquoi, d'ailleurs. Je ne leur fais aucun mal, et je t'envoie de l'argent toutes les semaines, pour t'aider, autant qu'eux sinon plus. Dis leur, maman, qu'ils ne fassent pas attention à moi, si jamais ils me rencontraient avec ma

fiancée, n'importe où. Peut-être qu'il aurait mieux valu, pour vous, si vous étiez restés à Cincinnati et que je sois venu seul, ici, après la mort du père, quand nous avons décidé de déménager. Du moins, on aurait pu choisir des villes différentes, tu ne crois pas ?

Quand même, maman, quand je pense comment papa a tout laissé à « sa » famille, et qu'il te fut impossible légalement de faire quoi que ce soit pour nous autres gosses, cela me fait bondir ! Tu n'avais guère d'espoir dans un tribunal du Kentucky, je le sais, mais peut-être, si tu avais essayé, la famille t'aurait peut-être donné quelque chose pour que tu te taises. Sans doute ils n'auraient pas aimé voir dans les journaux qu'il y avait des nègres dans la famille. Mais tu étais trop fière, n'est-ce pas, maman ? Je n'aurais pas été si fier, moi.

Tout de même, papa t'a acheté une maison et nous a envoyés à l'école. Je suis bien heureux d'avoir fini mes classes au collège de Pittsburg, avant qu'il meure. Ça été dommage pour Charlie et Gladys d'avoir à quitter, mais j'espère que Charlie trouvera quelque chose de mieux à faire que son travail dans un garage. Et d'après ce que tu me dis dans ta dernière lettre sur Gladys, je ne m'étonne pas qu'elle t'inquiète. Vouloir entrer dans un ballet de ces cabarets du Sud — grands Dieux ! Je sais que c'est vraiment difficile pour toutes les jeunes filles de trouver du travail, avec cette crise, surtout pour une fille de couleur, bien que Gladys soit intelligente. J'espère toutefois que tu pourras la retenir à la maison et lui éviter ces bouges du Sud. Ce ne sont pas des endroits pour des jeunes filles.

Voilà ! Maman, je vais m'arrêter ici, parce que j'ai promis à ma belle de l'emmener ce soir au cinéma. N'est-ce pas qu'elle est délicieuse à regarder ? Si blonde ! Avec des yeux si bleus ! Nous faisons nos plans pour

notre maison quand nous serons mariés. On prendra un petit appartement dans le Nord, dans un quartier bien, dans une de ces charmantes petites rues calmes, où il y a des arbres. Tu m'écriras poste restante. Encore heureux qu'il n'y ait pas de question de « couleur » quand on envoie des lettres. Même si l'on ne peut se voir souvent, on peut s'écrire, n'est-ce pas, maman ?

Ton fils qui t'aime.

JACK.

VIENT DE PARAÎTRE

LE "FEU" ESPAGNOL

RAMON J. SENDER

Contre-Attaque en Espagne

Traduit de l'espagnol, par G. BENICHO

« Le livre de R.-J. Sender est à la guerre d'Espagne ce que LE FEU de Barbusse a été à la guerre mondiale. » L. M.

Un fort « ...témoignage extraordinaire pathétique. »

Volume « Les Nouvelles Littéraires. » G. CH.

25 frs « ...un témoignage humain, véridique, magnifique... on en a coupé les premières pages dans la soirée et la nuit se passe sans que le lecteur s'en aperçoive... »

« L'Humanité. » G. SADOUL.

ÉDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES

24, RUE RACINE, PARIS

SPORTS

LE PUISSANT COUREUR
CYCLISTE HOLLANDAIS

FRANZ SLAATS

COUVRE DANS L'HEURE 45 km. 558

Nous avons appris, dans le courant de la semaine passée, une bien surprenante nouvelle : le record du monde de l'heure cycliste, détenu par le Français Maurice Richard avec 45 km. 398, venait d'être battu par le coureur hollandais Franz Slaats, couvrant la distance de 45 km. 558 dans les 60 minutes!

A dire vrai, on s'attendait, depuis quelques semaines, à la chute de ce record fameux. Bien des coureurs avaient fait le déplacement de Milan

pour tenter, sur la piste si rapide du vélodrome Vigorelli, de ravir le bien de Maurice Richard. C'est ainsi que, tour à tour, Robert Tannereau, Maurice Archambaud, Guiseppe Olmo, Jacques Girard, Franz Slaats et Maurice Richard lui-même étaient venus à Milan et attendaient le moment propice, l'heure d'une fin d'après-midi ensoleillé où toute brise aurait cessé d'agiter le gazon.

Mais on peut bien dire que le moins susceptible de réussite semblait être Slaats. C'est, en effet, un coureur certes coté de Six-Jours et d'Américaines, peu disposé, croyait-on, à l'effort pénible et prolongé qu'impose la conquête du record de l'heure.

Et puis, on avait tellement écrit sur les préparatifs nombreux, minutieux, que faisaient habituellement les aspirants recordmen. Ce Slaats, voyez-vous, s'amenait en sifflotant, les mains dans les poches, avec un vélo comme tous les autres vélos de pistes (pas de roues spéciales, pas de boyaux ultra-légers, pas de selle rapetissée, etc.). Il n'avait pas contribué à emplir les colonnes des journaux sportifs en donnant de longues explications sur son tableau de marche, sur sa tactique.

Rien de tout ça. Il est arrivé simplement, s'est mis en piste le moment venu; et puis, les soixante minutes écoulées, on s'est aperçu qu'il avait « fait » 160 mètres de mieux que Richard.

Franz Slaats, recordman du monde de l'heure! Le titre qui est peut-être le plus envié de tous les titres du monde cycliste, qui n'en est pourtant pas avare! Il faut dire, du reste, que la performance est terriblement significative.

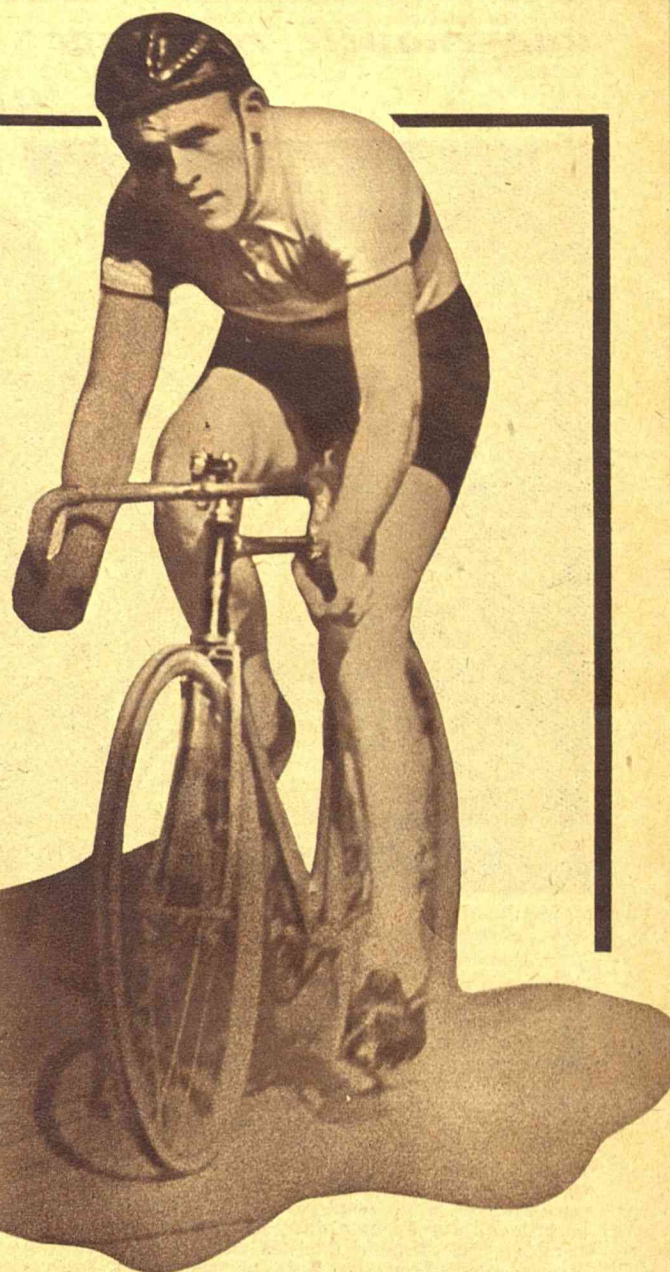
Dans quelles conditions fut-elle accomplie? Voici.

Le coureur hollandais, grand gaillard de 1 m. 82, aux moyens physiques extrêmement puissants, prit un départ foudroyant. Dès le deuxième kilomètre, il prit un net avantage sur les temps établis par Richard, lors de son précédent record. Cet avantage était de dix secondes aux 10 kilomètres. Il diminua quelque peu par la suite, puis plus nettement encore vers la demi-heure. Si bien que, dans les 30 premières minutes, il parcourait la distance de 22 km. 91, laissant debout le record de Richard : 22 km. 993.

Mais, après le 35^e kilomètre, Slaats se reprit fort bien et il termina infiniment plus vite que Richard, reprenant à ce dernier environ 13 secondes dans les dix derniers kilomètres de sa tentative.

Ce court aperçu de son bel effort donne déjà une idée de la valeur exceptionnelle de la performance accomplie par Franz Slaats, ainsi que de la régularité incontestable de ce bel exploit.

Maintenant, le monde sportif se pose cette question : combien de temps Slaats conservera-t-il son bien? Car, comme nous le disons plus haut, différents compétiteurs sont à Milan, prêts à prendre la piste à la première occasion. Et il n'est même pas tout à fait impossible que, lorsque ces lignes paraîtront, le record ait déjà changé de propriétaire. Nous ne nous en montrerions pas autrement étonnés.



Nous croirions manquer à notre devoir d'informateurs si nous ne fournissions pas à nos lecteurs ce tableau, qui leur apprendra — s'ils ne le savent déjà! — quels furent les différents détenteurs du record de l'heure.

Dates	Distances	Recordmen
11-5-1893	35.325	H. Desgrange (France).
31-10-1894	38.220	J. Dubois (France).
30-7-1897	39.240	M. Van den Eynde (Belg.).
9-7-1898	40.781	W. Hamilton (U.-S.-A.).
24-8-1905	41.110	L. Petit-Breton (France).
20-6-1907	41.520	M. Berthet (France).
22-8-1912	42.122	O. Egg (Suisse).
27-7-1913	42.306	R. Weise (Allemagne).
7-8-1913	42.741	M. Berthet (France).
21-8-1913	43.525	O. Egg (Suisse).
20-9-1913	43.775	M. Berthet (France).
18-6-1914	44.247	O. Egg (Suisse).
25-8-1933	44.588	P. Van Hout (Hollande).
29-8-1933	44.777	M. Richard (France).
31-10-1935	45.090	G. Olmo (Italie).
14-10-1936	45.398	M. Richard (France).
29-9-1937	45.558	F. Slaats (Hollande).

Cela montre combien la lutte fut parfois acharnée entre les différents champions qui s'attaquèrent tour à tour au record de l'heure. On voit, notamment, avec quelle âpreté Marcel Berthet et Oscar Egg se le disputèrent, se livrant une bataille farouche qui, d'ailleurs, est restée légendaire.

Et, maintenant, il ne nous reste plus qu'à attendre le nom du prochain recordman...

Jacques ANTHEIL.

10 OCTOBRE 1937

Journée parisienne de secours à la population des Asturies

Le 10 octobre 1937, Peuple de Paris et de la Seine, accueille fraternellement nos collecteurs et collectrices qui iront de porte en porte solliciter ton obole en faveur des vieillards, des femmes et des petits enfants qui souffrent de la faim dans les Asturies.

Pour réconforter ceux qui espèrent en vous, préparez un colis de chocolat, saucisson, sucre, savon, conserves, et joignez-y une lettre avec votre adresse, nous les ferons parvenir à un vaillant milicien asturien qui vous dira, en réponse, ses luttes, ses espoirs et le réconfort que vous lui aurez apporté.

Avec l'appui de tous les braves gens, si humains, de la région parisienne, c'est au moins:

200.000 francs que nous allons recueillir en cette journée de solidarité généreuse.

200.000 francs de vivres qui atténueront les privations des pauvres femmes asturiennes et amèneront un sourire sur les lèvres de leurs petits.

Vous pouvez déjà envoyer les colis et les dons :

Pour PARIS : à Raimbault, 97, rue Lafayette (10^e). Ch. Post.: Avezard-Paris 338-37.

Pour la SEINE : à Désirat, 71, rue de Chabrol (10^e). Ch. Post.: Albert-Paris 2022-82.

Le TEMPS des LOISIRS

une enquête reportage *

de Juliette PARY



Deux charmantes responsables de la Couture : que n'ont-elles pas en tête ! Un club sportif, une chorale, des visites aux Musées sous l'égide de l'A. P. A. M.

La joie que j'ai trouvée à chanter ? Ma foi, j'y prenais toujours plaisir, parce que la nature m'a donné un peu de voix ; mais j'en avais assez de ces chorales où on chante tout le temps « Le beau Danube bleu » et où on donne la meilleure place à une demoiselle parce que c'est son papa qui paye... Quand j'ai entendu pour la première fois la Chorale Populaire — au temps où elle commençait — j'y suis entré simplement pour chanter, pour donner de la voix, quoi ! Et maintenant, voyez, après ces quelques années, je ne peux plus m'en contenter ; quand je regarde autour de moi, dans les usines, dans les chantiers, ça me stupéfie que les camarades soient à un niveau musical si bas ! Je ne veux plus l'admettre. Jadis, ces scies de music-hall me plaisaient aussi — et maintenant ça m'énrage de les entendre, je ne fais presque plus marcher ma T.S.F. Quand on a pris goût à chanter des choses comme Haendel, c'est formidable, ça vous secoue, ça vous laisse rêveur... Comme électricien, on m'envoie souvent dans de grandes usines ; tout de suite, je me mets en rapports avec les responsables des loisirs pour former une chorale. Nous n'avons pas peur de la concurrence, au contraire ! Qu'il y en ait le plus possible ! La Populaire n'est pas seulement une chorale, c'est une chorale de copains. Nous, les anciens, nous ne sommes pas des choristes, nous sommes des pionniers de la musique dans le peuple ! Et ce travail de pionniers, je ne le fais pas par sacrifice, je le fais par plaisir. Certains camarades me reprochent de leur laisser les tâches syndicales pour m'occuper de ça. « Tes chorales, c'est de la rigolade ! » Mais moi je sais que la musique aussi, ça fait partie de nos buts, ça vaut la peine, c'est du solide ! »

« Ce qui nous manque, c'est de pouvoir nous cultiver bien plus, de suivre régulièrement des cours de musique ; pour cela, il faudrait un local, et nous n'en avons pas. Vous ne savez pas dans quels locaux infâmes nous avons répété ! A dix heures du soir, on nous lançait des pierres pour qu'on cesse. Une fois, dans le dixième — c'était un vrai coupe-gorge — un grand artiste est venu nous diriger. Et ma foi, au début, on a bien vu qu'il nous a parlé comme à des ouvriers : pas grossièrement, ni vulgairement, mais « mes petits camarades » et des trucs comme ça. Eh bien ! quand il a travaillé un peu avec nous, il a changé ! Il a vu que nous chantions avec cœur, et ça l'a frappé. Nous ne sommes pas encore une grande chorale, nous ne nous faisons pas d'illusions, mais nous sommes un ensemble propre, nous aimons ce que nous faisons. Ah ! si seulement on avait un foyer à nous, pour parler de la musique après les répétitions, pour organiser des conférences, pour lire tranquillement dans une bibliothèque musicale ! Quand aurons-nous enfin notre Maison de la Musique Populaire ? » (1).

« En effet, dans le studio trop étroit, loué pour les répétitions, il fait une chaleur suffocante ; et l'on s'étonne de la gaieté, de la vivacité des choristes, quand on songe qu'ils sont venus là après une journée de travail. Sans parler du soudeur qui se lèvera demain à 5 heures du matin !

Il est vrai qu'ils ont en leur chef, Rosset, un fameux paquet de dynamite ! Il secoue sa chevelure, il secoue les choristes, il leur fait reprendre un passage pour la douzième fois, il ruisselle de sueur et de tempérament, sa bouillotte ronde luit comme un samovar, et quand

il se fâche, il répète la même exclamation plusieurs fois de suite, très vite, sans virgule :

« Les chœurs de Juda Macchabée, c'est un peuple qui combat pour sa liberté, il faut chanter ça avec plus de force ! Pourquoi traînez-vous ? C'est triste, c'est triste, c'est triste ! »

Ou :

« Toi, ma petite fille, tu chantes comme du vinaigre, comme du vinaigre, comme du vinaigre ! »

La jolie « petite fille » rougit, ses yeux rougissent encore plus qu'elle, voilà un drame en perspective — mais l'infatigable Suzanne Cointe, secrétaire de la Fédération Musicale Populaire se démente, se dévoue, tape sur le clavier, tape du pied : « Allons, mes enfants, taisez-vous ! On continue ! » Rosset-la-Tempête s'apaise, — embrassade, — réconciliation — et cette fois, miracle, « mes enfants » chantent juste : comme du miel, comme du miel, comme du miel !

L'élan de 1936, rencontrant en route ces chants de liberté, les a emportés sur ses ailes ; la foule en a été galvanisée, et, à son tour, a galvanisé les chanteurs ; se sentir ainsi en communion avec les salles enthousiastes leur a ouvert un monde de joie. « Il faut qu'ils viennent à notre prochaine manifestation, me disait hier encore un responsable, rien ne vivifie une fête ouvrière autant que la Chorale Populaire ! » A un certain moment, en deux mois, les choristes ont eu 55 concerts ! Ils étaient vannés, morts, ils réclamaient du repos — mais quand ils en ont eu, ils se sont ennuyés... A une amie qui avait quitté la Chorale, mais qu'un attrait indicible force à revenir, une choriste-modiste dit : « Mais qu'est-ce que tu feras, le soir, si tu n'avais pas la chorale ? Tu t'embêterais ! »

Ceux qui sont restés fidèles à leur Chorale y donnent et y gagnent tous les jours des richesses inestimables. L'un suit maintenant tous les concerts d'orgue ; l'autre, inspiré par une causerie de Rosset « Souvenons-nous

III

La JOIE

que j'ai trouvée...

photos Juliette LASSERRE

toujours des beaux moments qu'a vécus l'humanité », a suspendu sur ses murs les portraits de Bach, Haendel, Mozart, et vit dans leur atmosphère ; d'autres encore, après une conférence, ont acheté le « Beethoven » de Romain Rolland (et après « Beethoven » — « Jean-Christophe »...). Dire qu'il y a trois, deux, et quelquefois une seule année, ils n'avaient encore aucune culture musicale !

Et la joie qu'a révélée à des dizaines de clubs et de collectifs ouvriers l'Association Populaire des Amis des Musées ? Le tableau qui tout d'un coup s'anime, sort de son cadre pour entrer dans votre existence, pour se mêler à vos sensations... Une des fidèles de l'A.P.A.M., une couturière, explique : « Les conférenciers de l'A.P.A.M. ne sont pas comme les autres, pas fiers, pas loin de nous ! Et pourtant, ce sont les directeurs eux-mêmes, les principaux ! Quand Georges-Henri Rivière vient avec nous dans un musée, quand André Chamson nous montre le château de Versailles, c'est comme si — je ne sais pas causer, mais je vais tâcher de vous dire — comme si on touchait à toutes ces belles choses directement, tellement ça s'ouvre ! »

Un ouvrier du livre écrit — j'ai sous les yeux la lettre — au responsable de sa commission des loisirs : « Ils commettent une grave erreur, ceux qui pensent qu'ils en savent assez !... Dimanche, notre syndicat nous avait conviés à la visite du Palais du Livre à l'Exposition. Nous aimons, camarades, notre métier. Nous avons raison, car faire un livre est un art, surtout lorsque cette technique nous est démontrée d'une façon aussi claire et aimable que dans cette visite... C'est, tout d'abord, notre ami Rivière qui nous reçoit à la sortie du métro pour nous souhaiter la bienvenue... Puis on nous fait vivre toutes les péripéties par lesquelles passe un livre, depuis sa fabrication jusqu'à son passage entre les mains des lecteurs... » Et cette lettre détaillée et enthousiaste se termine : « Merci à tous les amis qui se sont dévoués pour nous faire admirer de si belles choses ! 50 camarades seulement ont répondu à cette invitation — c'est trop peu ! Vous



Les délégués de la Couture organisent une bibliothèque à leur permanence à la Maison de la Culture.

(*) Voir « Regards » des 23 et 30 septembre.

vous devez de faire un effort, surtout qu'il est plaisant et intéressant! »

Si plaisant que les jeunes ouvriers de la Confection pour dames, par exemple, ont pris aux visites de musées un intérêt prodigieux, et qu'un de leurs aînés lève les bras au ciel : « Il faut les freiner, ces mômes ! Ils font maintenant une permanence artistique tous les soirs ! »

Au cours d'une récente sortie à l'Exposition des chefs-d'œuvre de l'Art Français, annoncée par « Le Musée vivant » (organe de l'A.P.A.M.), je remarque un homme âgé, presque blanc, qui fixe les toiles de Gauguin avec une attention si grave, si soutenue, que, de toute évidence, il y voit plus que tout le monde. Discrètement, sans détacher le regard des tableaux, il cherche à se rapprocher de la conférencière, Madeleine Rousseau, cette toute petite bonne femme à ressorts, qui, très naturellement, en causant avec vous comme autour d'une table, vous fait entrer dans la peau du peintre, du sujet, de l'époque... Pendant une heure et demie, l'attention de l'homme à la moustache blanchissante ne faiblit pas, et lorsque, à la sortie, je me décide à le questionner sur ses impressions, il répond, après m'avoir dit qu'il est comptable :

« Ceci, voyez-vous, m'a surtout frappé, qu'on peut regarder un tableau autrement qu'en le regardant sans comprendre ! »

A l'Université Ouvrière, à la Maison de la Culture, dans d'autres foyers culturels encore, on récolte de ces témoignages. Mais ce que soulignent le plus les nouveaux venus à l'esprit — ceux, par exemple, du Centre d'Education Ouvrière — c'est la joie qu'ils y puisent. « Pas de contrainte scolaire chez nous, pas de devoirs imposés ! déclare un employé des services publics. Quand un nouveau vient, il est tout étonné de voir que nous rions en classe, que nous discutons avec le professeur, que celui-ci se tient au milieu de nous, et non pas éloigné sur une chaire; un mot lie le maître aux élèves, et c'est le mot « camarade ». Lorsque je suis venu pour la première fois, je me suis mêlé à la discussion, et comme les termes me manquaient pour exprimer ma pensée, j'ai fait une belle gaffe ! Tout le monde a éclaté de rire, mais cela ne m'a pas choqué; ce n'était pas un rire froid, ironique; il n'y avait aucune gêne, chacun partageait avec moi ce qu'il savait, comme à présent je suis heureux de partager avec d'autres ! Lorsque je faisais des fautes d'orthographe... »

Allons donc ! Des fautes d'orthographe, cet homme qui s'exprime avec une telle précision ? Aucune pédanterie chez lui, aucune prétention de parler comme un

livre, mais la joie infinie d'être libre dans son langage, comme dans sa pensée, de pouvoir exprimer exactement ce qu'il désire. Cet été, il a collaboré aux cours que le C.C.E.O. a organisé pour les Hospitaliers; ces cours ne devaient s'ouvrir que s'il s'inscrivait une quarantaine d'auditeurs; il s'en est inscrit 540... « Et voilà, ajoute l'ancien élève devenu professeur, voilà une preuve pour ceux qui disent que nous profitons de nos loisirs pour trainer les cafés ! »

Tels sont les responsables formés par des animateurs comme les Lefranc, dirigeants du Centre d'Education; tels ils peuvent être dans tous les autres domaines des loisirs. Car les loisirs — ça semble trop banal pour le répéter, et pourtant il y a des millions de gens qui l'ignorent encore — les loisirs, ce n'est pas uniquement le sport et l'auberge de jeunesse, ni la fête populaire du dimanche et le cinéma. Il y a plein de joie dans quantité d'autres manifestations !

Et cette joie nouvelle, que tant de travailleurs ont trouvée à chanter, à étudier, à regarder, à lire, — ils brûlent de la partager avec tous !

Juliette PARY.

(Suite et fin dans le prochain numéro.)

(1) La Fédération Musicale Populaire, 29, rue d'Anjou, a ouvert une souscription en faveur d'une Maison de la Musique Populaire.



Au Centre d'Education Ouvrière de la C. G. T.

« VARIATIONS SUR LE RENÉGAT » *

A quel signe reconnaissez-vous qu'un roman est un grand roman ? Non pas à cela que, de temps à autre, vous vous exclamez : « Bougre ! que ceci est ingénieux ! Que ce roman est bien construit ! quel magistral conflit ! quelle prodigieuse peinture des passions humaines », mais bien plutôt qu'à certains moments, vous oubliez complètement que vous êtes en présence d'un roman : les personnages sont des êtres vivants avec qui vous souffrez ou vous réjouissez, vous êtes en plein dans la réalité voulue par l'auteur, dans le courant de vie qu'il a créé.

Je dois avouer qu'en lisant « Variations sur le renégat », j'ai, à plusieurs reprises, omis de constater « que cet André Wurmser est donc fin ! », pour me demander en toute naïveté « qu'est-ce que Pierre Laval va bien pouvoir penser en lisant ça ? Comment même un Doriot ne rougirait-il pas en se voyant ainsi désorienté ? » Bref, j'étais en pleine réalité renégatesque. Ce qui prouve que « Variations sur le renégat » est un bon livre, je ne peux dire — hélas ! — un bon roman, car les renégats existent et ne sont point sortis de l'imagination de notre auteur, et leurs exploits ne sont point romancés. « Variations sur le renégat » est un livre de morale. Mais, attention, aussi distrayant que, trop souvent, les ouvrages des moralistes le sont peu.

« La morale amusante », si vous voulez, comme il y a la « physique amusante ». André Wurmser se lit avec un immense plaisir. Il est profond sans, pour cela, tirer sans cesse le lecteur par le revers du veston pour lui faire constater combien il est profond.

Judas-Millierand-Béraud-Laval-Doriot-Malvy-Mussolini... les tout-petits et les un peu plus grands. Le renégatisme, ce phénomène dont la naissance est ignoble et le déroulement tragique (pour les autres !), gardait pour nous un aspect abstrait et assez peu humain. Ce qui est dangereux, car rien n'est si près du « peu humain » que le « trop humain ». Je veux dire que, sachant que les renégats existent, on comprenait mal « comment cela se passait », et certains en arrivaient à se demander « après tout, peut-être est-ce simplement humain ? ». Evidemment, évidemment... c'est humain ! mais le vice, aussi bien que la vertu, est humain. Les salauds et les honnêtes gens sont tous des êtres humains, ce qui n'empêche les salauds d'être salauds, et de mériter d'être dénoncés. André Wurmser enlève au renégat ce masque abstrait, impersonnel. Il nous montre comment « cela se passe », et il rend ainsi plus ardue l'autojustification du renégat.

« Variations sur le renégat », livre utile, fourmillant de remarques, en aphorismes, en démonstrations, en portraits extrêmement brillants.

« La plus blâmable des concessions que présente la carrière d'un renégat, c'est la première, celle qu'il se fait à lui-même. La plus blâmable — et la moins connue. »

« ...pourquoi le but essentiel est-il devenu pour lui d'abattre le parti qui fut son parti ? C'est parce qu'il l'a trahi. »

« Je sais des pamphlétaires qui n'auraient pas trahi s'ils n'avaient jamais acheté de smoking. Mais le smoking acheté : « On ne m'invite pas », disaient-ils. On les invita. C'est depuis lors qu'ils nous évitent. »

Il y en a comme cela à chaque page de ce petit livre que Jean Effel a illustré. Je ne comprends pas que tous les renégats en puissance — pour ceux qui sont déjà classés il est trop tard — ne fondent pas une association dont les cotisations serviraient à tenter de corrompre André Wurmser pour qu'il n'écrive plus désormais de livre contre les renégats.

Mais au fait, c'est impossible... Le propre du renégat est de ne pas se tenir pour un renégat. C'est notre auteur qui nous l'enseigne. « Excuse-moi, André Wurmser, je t'avais mal lu. » Les renégats ne peuvent donc fonder d'association.

Sans compter qu'André Wurmser est un ami dévoué. Et ses amis ont envie qu'il écrive d'autres livres comme « Variations sur le renégat »...

Pierre UNIK.

(*) Un livre d'André Wurmser, avec 11 dessins de Jean Effel. Gallimard, éditeur.

CE QU'IL FAUT SAVOIR sur les ÉLECTIONS CANTONALES

Les dimanches 10 et 17 octobre, les électeurs qui votèrent en mai 36 sont convoqués à nouveau. On votera dans toute la France, Paris et le département de la Seine exceptés (1). Et lorsque le scrutin de ballottage du 17 aura décidé des derniers élus, la France aura renouvelé 3.500 de ses conseillers, soit la moitié seulement du contingent total, l'autre moitié étant renouvelable dans trois ans seulement.

Qui sont-ils, à quelles assemblées sont-ils destinés et quel rôle peuvent-ils jouer au point de vue politique ?

On élira dimanche 1.509 conseillers généraux et 1.991 conseillers d'arrondissement. Parlons d'abord des premiers.

Il y a, par canton, un conseiller général élu pour six ans. L'ensemble des conseillers généraux élus dans un département constitue le Conseil général. Cette assemblée est renouvelable par moitié tous les trois ans. Cette année, on renouvelle donc la fraction élue en 1931.

Le Conseil général est l'Assemblée administrative du département. Son mode de recrutement, son fonctionnement aussi en font une assemblée indépendante et il est en quelque sorte une manière de petit parlement demeurant en dehors du pouvoir central.

Le conseil général se réunit en deux sessions ordinaires aux dates fixées par lui, d'une durée de 15 jours à un mois au maximum, l'une entre le 15 avril et le 15 mai, l'autre entre le 15 août et le 1^{er} octobre; sur demande de l'Assemblée, une session extraordinaire peut être convoquée. Les séances sont publiques, le Préfet et le Secrétaire général de préfecture y assistent, sauf lorsque le Conseil s'occupe de la vérification de leurs comptes administratifs.

Le Conseil général délibère sur les affaires d'intérêt général, départemental et communal. Son activité s'étend à tout ce qui intéresse le département, il gère ses biens, répartit les impôts directs entre les arrondissements, établit le budget du département, émet des emprunts, crée des routes et des chemins de fer, règle le fonctionnement des œuvres d'assistance, etc. Le con-

(1) Le Conseil Général de la Seine se compose de tous les conseillers municipaux de Paris et de conseillers généraux élus au scrutin uninominal par les cantons suburbains de la Seine le premier dimanche de mai pour la même durée de 6 ans.

trôle qu'il effectue sur les comptes préfectoraux est extrêmement important.

Les « vœux » formulés et votés lors de ses assemblées ont à n'en pas douter des répercussions d'un caractère non plus simplement local, départemental, mais largement politique et donnent souvent le reflet exact des tendances régionales et influent sur leur évolution.

Les Conseillers d'Arrondissement eux aussi sont élus pour six ans et le Conseil est renouvelable par moitié tous les trois ans. Elus en même temps que les conseillers généraux, ils ont un rôle plus effacé et n'ont pas de pouvoirs propres, mais des attributions purement consultatives. Le Conseil d'arrondissement comprend autant de membres qu'il y a de cantons dans l'arrondissement, en tous cas, neuf au moins, et se réunit en une session ordinaire divisée en deux périodes, l'une avant, l'autre après la session du Conseil général d'août. Son travail essentiel consiste dans la répartition; entre les Communes des impôts distribués à l'Arrondissement par le Conseil général. Il est entendu sur toutes les questions intéressant l'arrondissement.

Individuellement, conseillers généraux et conseillers d'arrondissement peuvent parfois remplacer le sous-préfet, faire partie des Conseils de Révision, etc., mais ils sont avant tout électeurs sénatoriaux et prennent, à ce titre, une place importante dans la vie politique générale.

Tous les trois ans, les Conseillers généraux et les Conseillers d'arrondissement, auxquels se joignent députés et délégués municipaux, élisent le tiers renouvelable du Sénat. Ce dernier, conjointement avec la Chambre, grand dispensateur de lois et décrets, peut, de ce fait, se transformer à l'image du Collège Electoral qui l'a élu.

Parce qu'elles sont le fruit de multiples scrutins, disséminés partout à travers le pays, de scrutins détaillant, fouillant, disséquant l'opinion, les Elections cantonales ont une très grande importance. Elles donnent en quelque sorte la « température », la très exacte position des « forces », non point seulement dans leur ensemble, mais dans ce que le pays peut offrir de plus précis, de plus complet et aussi de plus vrai dans l'expression même de son opinion. Et cela suffit à leur donner toute leur signification.

Jean ROIRE.

Si vous n'aimez pas les cadeaux ne lisez pas ce qui suit !

L'ALMANACH OUVRIER et PAYSAN 1938

GRATUITEMENT

à tout abonné ou réabonné pour
1 an ou 6 mois à "Regards"
et

de magnifiques récompenses à tous nos
amis lecteurs et diffuseurs qui participent
à notre campagne d'abonnements

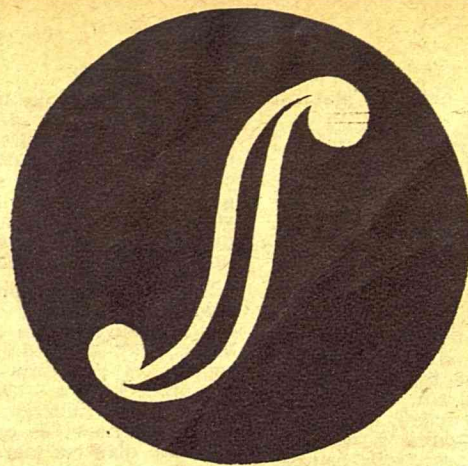
Les MEILLEURS ABONNEURS IRONT en U. R. S. S.

Chaque mois d'abonnement compte
pour un point et pour faciliter la
tâche de nos abonnés nous avons
créé pour la durée de la campagne
d'abonnements c'est-à-dire jusqu'au
30 NOVEMBRE un abonnement spé-
cial d'un mois (5 numéros) pour 5 fr.
(valable pour la France seulement et à raison d'un
abonnement par adresse)

PROFITEZ de ces AVANTAGES EXCEPTIONNELS en vous ABONNANT et en ABONNANT vos AMIS !

Lisez dans le numéro de "REGARDS" du
30 Septembre les renseignements concernant
la répartition des cadeaux

Demandez-nous des carnets d'abonnements. Tarif des
abonnements pour la France : 1 An 58 fr. - 6 Mois 32 fr.
3 Mois 18 fr. - Abonnement spécial 1 Mois (5 numéros) 5 fr.
REGARDS, 89, rue d'Hauteville, PARIS. - C. C. P. 1715-54 Paris



SPECT

LE FESTIVAL THÉÂTRAL de MOSCOU



Le loup et le chape-
ron rouge dans le
ballet de Tchaï-
kovsky.

Le Festival Théâtral annuel de Mos-
cou a, comme d'ordinaire, remporté
le plus vif succès auprès des étran-
gers venus pour y assister, aussi
bien qu'auprès des spectateurs soviéti-
ques.

La série des représentations commença
par une admirable soirée d'art populaire.
Un orchestre d'Etat joua, avec une
grande maîtrise des airs inspirés du
folklore sur les vieux instruments sla-
ves, balaïkas, domras, accordéons, dont
les sonorités tantôt langoureuses, tantôt
rudes, s'accordent si bien avec la ten-
dresse et l'ardeur des artistes qui les
emploient.

Le chœur des travailleurs des Chemins
de fer interpréta avec un ensemble parfait
et une puissante énergie, le *Chant des
Cheminots* et le *Chant en l'Honneur de
Staline*.

La célèbre danseuse Tamara Hanoun,
originale de l'Ouzbékistan se fit applau-
dir éperdument dans la *Danse du Coton*,
véritable pantomime chorégraphique, où
elle imita avec une adorable grâce les
gestes des travailleurs de l'industrie tex-
tile, qui assure la prospérité de sa région
natale.

Des villageois et des villageoises de la
Russie Centrale, de l'Ukraine, de la Géor-
gie, complétèrent le programme et, par
leur allégresse vertigineuse, attestèrent la
joie de vivre qui règne dans l'U.R.S.S. à
la veille du vingtième anniversaire de la
Révolution.

Car, malgré les déclarations mensongè-
res des informateurs bourgeois, une at-
mosphère de bonheur enveloppe la So-
ciété Soviétique et imprègne toutes ses
manifestations d'art.

Un autre témoignage de cette juvénit-
é enthousiaste, partout visible en
U.R.S.S., fut donnée par la troupe du
Théâtre Vakhtangov. Elle joua la char-
mante comédie shakespearienne, *Beau-
coup de bruit pour rien*, avec un abatage
surprenant.

Le sublime poète anglais, par son ani-
mation tourbillonnante, son dynamisme,
son élan vers tous les enchantements de
l'existence, semble répondre aux aspira-
tions illimitées de la Fédération Commu-
niste.

Au même Théâtre Vakhtangov, *Egor
Boulytchev*, un des derniers chefs-d'œu-
vre de Maxime Gorki, fut l'occasion d'un
triomphe pour le fameux acteur Chtchou-
kine, dans le rôle du principal person-
nage. Et le fait est qu'en traduisant
l'agonie d'un riche bourgeois au moment
où va éclater la Révolution d'Octobre,
Chtchoukine semble symboliser toute la
société capitaliste sur le point de mourir.
C'est supérieurement dramatique et, par
certains aspects aussi, c'est d'un comi-
que énorme.

Au Théâtre Juif, « Sulamith », lé-
gende biblique, mise en scène par le gé-
nial acteur Mikhoëls, permit à celui-ci
de montrer que chez lui le « régisseur »
égale le comédien. Certaines scènes pas-
sionnées et tumultueuses rappelaient
étrangement des passages de l'« An-
cien Testament ». Une musique de rêve
accompagnait et idéalisait l'action.

Ce spectacle, comme celui qui fut re-
présenté au Théâtre Tzigane, et qui
évoquait les mœurs des Bohémiens no-
mades, prouva la vigueur nouvelle que
tous les groupes ethniques acquièrent
dans l'U.R.S.S. où le développement de
leurs dons artistiques est systématique-
ment favorisé par l'Etat.

Au Théâtre de Nathalie Satz, le pu-
blic des enfants et celui des adultes, qui
se mêlaient à eux, goûtèrent beaucoup la
Petite Clé d'Or, d'Alexis Tolstoï.

Au Théâtre du Jeune Spectateur, la
comédie de l'auteur classique espagnol,
Calderon, *Prisonnier de soi-même*, ne fut
pas moins appréciée.

Les étrangers purent constater qu'en
U.R.S.S. rien n'est trop beau pour la
jeunesse. Les écrivains modernes les plus
réputés se plaisent à travailler pour elle.
Et les plus brillants chefs-d'œuvre d'au-
trefois sont mis à sa portée.

D'ailleurs, au cours d'une visite qui fut
faite à la Maison des Pionniers, c'est-à-
dire des petits communistes de 10 à 16
ans, l'on s'extasia sur les aptitudes mer-
veilleuses témoignées par quantité d'ar-
tistes en herbe, chanteurs, musiciens,
danseurs précoces, ravirent l'assistance.
On eut là l'impression que l'Union So-
viétique possédait une inépuisable ré-
serve de talents dans tous les genres.

Des spectacles d'une somptuosité inouïe
terminèrent ces solennités au Grand
Théâtre, c'est-à-dire à l'Opéra de Mos-
cou.

On joua, un soir, *la Belle au Bois
Dormant*, de Tchaïkovski, et le lendemain
Rouslan et Ludmila, de Glinka. Des dé-
cors et des costumes innombrables et
éblouissants. Un orchestre incomparable.
Des artistes de tout premier ordre com-
me, par exemple, la grande cantatrice,
Mme Barsova, la danseuse Sémenova, le
danseur Messerer.

Dans aucun pays du monde, l'on ne
peut voir et entendre rien de pareil. Car,
en U.R.S.S. seulement, l'Etat subven-
tionne sans compter l'Art, principal
moyen d'instruire et d'ennoblir le Pro-
létariat.

Ce cinquième Festival Théâtral a donc
certainement contribué à augmenter en-
core le prestige de la Culture Soviétique.

Paul GSELL.

CTACLES

LES FILMS

Le cœur de l'Espagne

Le film est un des meilleurs documentaires qui ait été tourné sur la guerre d'Espagne, nous pouvons même écrire le meilleur, tant qu'il nous aura pas été donné de voir le film que Joris Ivens a consacré à la défense de Madrid et qui remporte actuellement aux Etats-Unis un succès considérable.

Le thème de ce film tourné en Espagne, à la fin de l'année dernière par des Américains, en tête desquels se trouvait Herbert Klyne, fondateur de la revue « New Theater », c'est un aspect particulier de l'organisation sanitaire en Espagne. Pour la première fois, on a pu appliquer à la guerre une découverte technique médicale, la transfusion du sang à distance, découverte à laquelle « Regards » a initié ses lecteurs dans un article bien documenté.

A Madrid, et dans toute l'Espagne républicaine, des centres de « donneurs de sang » ont été organisés. Et l'on voit tous les jours des hommes, des femmes, des jeunes filles de quinze ans, encore à l'école, venir offrir un litre de leur sang, qui part ensuite en camion, dans des réfrigérateurs, sauver les blessés du Front. Dans le film « Le Cœur de l'Espagne », après une évocation bouleversante des horreurs du fascisme et des effets des bombes étrangères, nous suivons une « pinte de sang » du moment où elle sort des veines d'une femme jusqu'au moment où elle a sauvé un blessé grave de plusieurs centaines de kilomètres de la « donneuse ». Un simple commentaire, vivant et prenant, accompagne ce film, dont le montage et le rythme sont de tout premier ordre.

Au moment où nous écrivons ces lignes, nous ignorons si certains obstacles d'ordre douanier et financier laisseront voir ce film au public français. Ceux qui regretteraient de ne pas pouvoir voir « Le Cœur de l'Espagne », pourront cependant attendre avec confiance le nouveau film qu'Herbert Klyne est en train de réaliser en Espagne avec le Français Henri Cartier, sur ce grand et beau sujet, l'aide sanitaire internationale.

Georges SADOUL.

LE DERNIER NEGRIER

Une histoire romancée du dernier navire des marchands d'esclave. Des noirs jetés à l'eau, un bandit malgré lui, une

femme traquée, des incendies de bateaux à voile, un capitaine luttant tout seul contre son équipage mutiné, voici les différents « clous » de ce film à grand spectacle et où l'on a su utiliser avec une certaine habileté photographique les ver- gues, les voilures, la beauté plastique des anciens navires. Wallace Berry est excellent comme à son ordinaire; Warner Baxter est un jeune premier sur le re- tour; quant au metteur en scène Tay Gar- nett, il n'a retrouvé, ni la saine brutalité et l'entrain de « son homme », ni la poésie un peu mystique du « Voyage sans retour ». Le film est habilement fait, mais peu vraisemblable dans ses péripéties, il laisse un peu le spectateur sur sa faim.

DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGINOT

Une très sombre histoire d'espionnage et de police et de mystère. M. Victor Francen a une bien belle barbe grise qui cache un peu son absence de men- ton, et il joue, comme à son ordinaire, un rôle de demi-coeu. La mise en scène est appliquée, les péripéties platement amenées. Un film d'espionnage de plus. (Film français.)

SOUS LA ROBE ROUGE

Le cardinal de Richelieu, qui veut faire arrêter un protestant, envoie dans son château un mouchard qui a pour ordre de séduire la belle-sœur du Hu- guenot pour mieux coffrer le rebelle. Le plan est rempli. Le mouchard amoureux devient vaguement chevaleresque tout en servant au mieux la politique du cardi- nal et la belle huguenote lui pardonne. Le mouchard bien-aimé se porte beau- coup cette saison : Chevalier sans ar- mure, Maison centrale. Sa dernière chan- ce, etc... Le film est aussi historique que le sont les buffets Henri-II et les Trois Mousquetaires; il est médiocrement in- terprété et pas trop ennuyeux. (Film an- glais.)

LA BATAILLE SILENCIEUSE

Pour l'amour d'une belle étrangère, un journaliste ahuri complotte avec des « révolutionnaires » bulgares, puis les trahit et les fait fusiller. Ces révolution- naires semblent être surtout les auxi- liaires d'un marchand de canons. Le dé- but du film qui se passe dans l'Orient- Express est assez bien mené. Mais le



trajet du train est un peu trop long. Et quand on est sorti des wagons, l'action languit encore davantage. Malgré tout, ce film de Pierre Billon est un peu au- dessus de la moyenne des films fran- çais de série. (Film français.)

LE MESSAGE

Ce film est tiré d'une pièce d'Henry Bernstein, dont le sujet est d'une pré- tentieuse stupidité. Un homme séparé de sa femme et isolé au centre de l'Afrique parle sans cesse au seul blanc qui vit avec lui de la beauté de sa femme. Ce jeune homme revient le premier en France et il devient l'amant de la fem- me de son ami. Puis, au retour du mari, il se suicide et le couple convient, d'un accord commun, que ce petit jeune hom- me n'a pas eu d'existence, il n'a pas plus d'importance qu'un message d'a- mour, il n'a rien été qu'une dépêche d'un genre spécial, jetée au panier après usage. Ajoutons que cette intrigue se dé- roule dans le milieu outrageusement artificiel des fêtards parisiens et que le dialogue, qui doit se souvenir des mots de la pièce de Bernstein, est d'une na- vrante pauvreté; c'est ainsi que la fem- me, parlant de la mort atroce de son amant, ne craint pas de dire : « lorsque j'ai appris l'affreuse nouvelle, j'en ai été toute bouleversée ». Le reste du dialo- gue est à l'avenant. Ceci dit, le metteur en scène Raymond Rouleau (le même qui, au théâtre, fit connaître aux Pari- siens le « Mal de la Jeunesse ») et l'ac- teur Jean Gabin, ont su donner à ce pi- toyable sujet une certaine vie et beau- coup d'humanité. Si Gaby Morlay est inégale, Jean-Pierre Aumont, simplement correct, Gabin est toujours de tout pre- mier ordre, vrai, brutal, vivant. Gabin est peut-être aujourd'hui un des meil- leurs acteurs français, le meilleur peut- être, et c'est pour le voir qu'on peut aller voir « le Message ». (Film français.)

DJOULBARS, CHIEN DU PAMIR

Ceux qui — comme moi — ont gardé un mauvais souvenir des films médioc- res dont la vedette était le chien Rin-

tintin et qui encombraient les écrans au temps du muet, ne doivent pas se laisser décourager par ce titre. Dans Djoulbars, le chien joue peu de rôle. Le principal acteur est le plateau de Pamir et les hommes qui l'habitent. Les paysages sont toujours admirables et fort bien pho- tographiés. Les acteurs sont bons et l'ac- tion ne languit guère. La qualité princi- pale du film est son exotisme. Il nous montre telle qu'elle est une partie de l'Union Soviétique qui est encore in- connue d'une partie du public français. Et bien que tout pittoresque inutile soit banni du film, le pittoresque vrai qui s'en dégage est infiniment prenant. (Film soviétique.)

LES TREIZE

On a dit de ce film soviétique qu'il avait repris sans en rien changer le su- jet du beau film de John Ford, la pa- trouille perdue. C'est vrai et c'est faux. C'est vrai car il est exact que dans un film comme dans l'autre une poignée de soldats, cernés dans un désert de sable, sans eau à boire, est anéantie peu à peu par les indigènes qui la cerne. C'est faux parce que le film de Ford est un épisode des guerres coloniales anglaises et les Treize un des drames de la Révolution soviétique. Le premier film avait à sa base l'oppression coloniale. Celui-ci est fondé sur la libération du peuple et de tous les peuples. Et cette différence d'es- prit est visible dans chacun des détails du film. L'œuvre soviétique est d'une so- briété et d'un dépouillement admirable. Aucun mélodrame, aucune grandilo- quence, dix hommes, une femme, don- nent très simplement à leur patrie so- cialiste une vie qu'il leur serait aisé de sauver. Il régnait dans ce carré de sable où ils sont confinés la discipline socia- liste qui sauva sur les glaces du Pôle les passagers du Tchelioukine. Tout est simple et poignant. On a coutume, dans des films d'une telle intensité dramati- que, de placer un personnage comique, dont les facéties détendent le spectateur. Ici, pas de tel personnage. Mais l'héroïs- me se teinte d'humour, de cet humour russe moqueur et paysan qui faisait une partie du charme de Tchapaïev.

Les Treize n'ont peut-être pas toute la grandeur et la nouveauté des œuvres russes de tout premier plan. Ce n'en est pas moins un film de très bonne classe, et qui vaut autant et mieux que n'im- porte laquelle des productions américai- nes. (Film soviétique.)

G. S.

UN PEU

La fin de Mme Cheiney. Une Fine Mouche. Une nuit à l'Opéra (entraînant). Tundra, Eléphant Boy (pour vos enfants). César (marseillais). Ville sans loi (Bette Davis). Verts pâturages (nègre). Cent Blagues (drô- le). Jardins de Murcie (Espagne 35).

BEAUCOUP

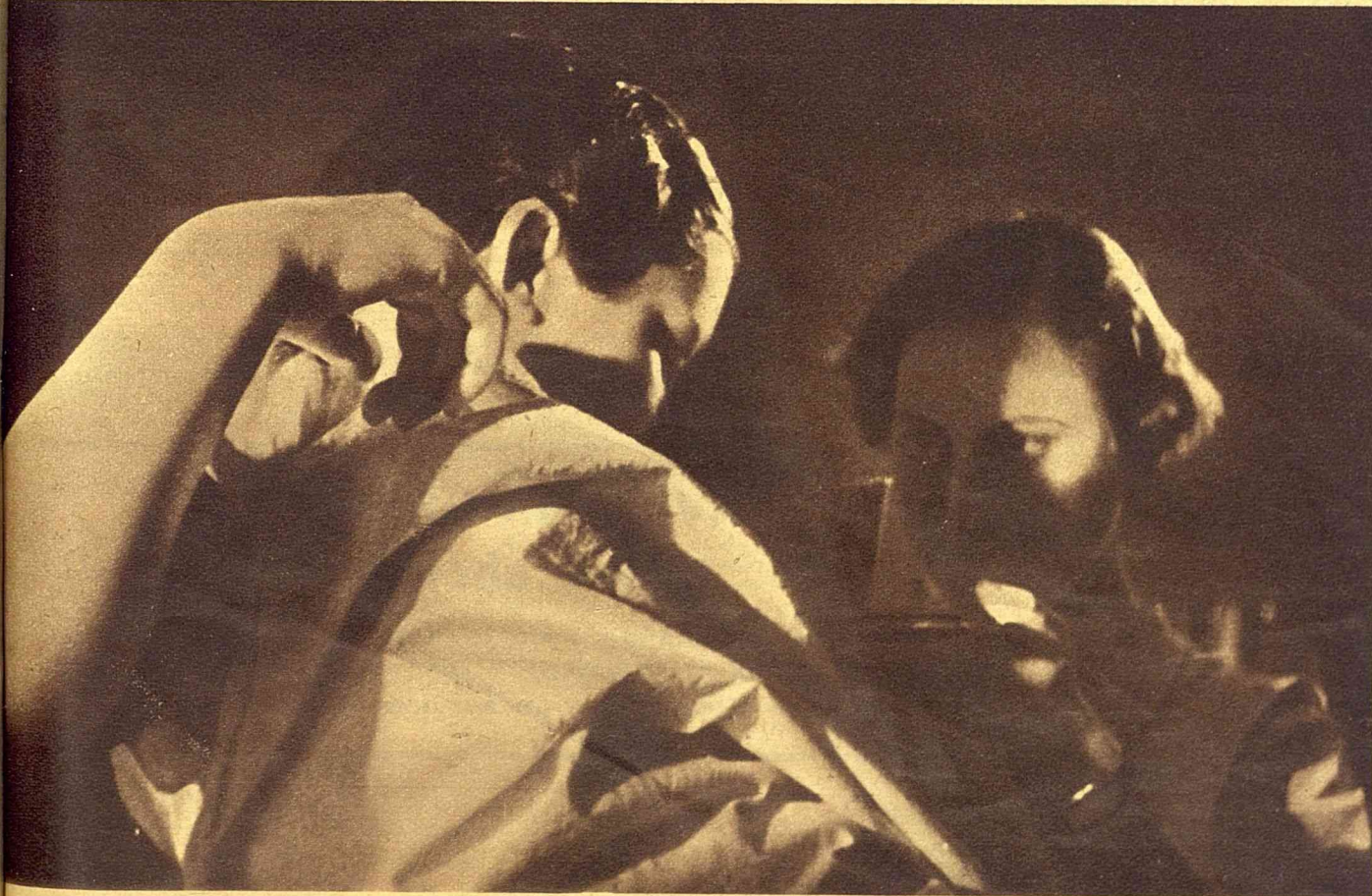
Cornet de Bal (ingénieux). Gribouille (réussi). Pépé le Moko (bien fait). Au seuil de la vie (dramatique). Gueule d'amour (intelligent). Visages d'Orient (grandiose). Dix ans de Mariage (document psychologi- que).

PASSIONNEMENT

Les Temps Modernes (Charlot). L'extra- vagant Mr Deeds (baroque). Soupe au Ca- nard (les frères Marx). Pension Mimosas (ex- cellent).

PAS DU TOUT

Les Dégourdis de la XI^e. Police Mondaine, Charlie chasse en Egypte. Boissière. Aventu- res de Jeeves. Le Jardin d'Allah.



Une scène du « Cœur de l'Es- pagne ».

(Suite de la page 11)

Elle ne parut pas entendre, il répéta sa phrase. Elle fit un geste et il comprit qu'elle était sourde. Mais elle, devinant son intention, le prit légèrement par le bras et le conduisit à la sacristie.

Un grand moine en robe brune était penché sur un tiroir rempli d'ornements d'église. C'était un Père franciscain, au regard noir derrière des lunettes cerclées de fer. La chaise fit un signe, le Père s'avança vers Magne.

— Madame est ma mère. Son infirmité ne lui permet pas de vous entendre. Elle croit comprendre que vous désirez quelque chose...

Magne balbutia :

— Mon Père, c'est-à-dire...

Cette complication inattendue le privait de ses moyens.

— Il est bien délicat, ici, en cet endroit... continua-t-il. Enfin, je voulais demander à madame si elle n'était pas la tante de mademoiselle Parturier?

Le Père fronça les sourcils.

— En effet, fit-il. Mais à quel propos?

L'embarras de Magne ne fit que croître. Son histoire était vraiment impossible à expliquer de but en blanc à cet ecclésiastique.

— Revenez me voir ce soir à notre siège provincial, rue de Vaugirard. Vous demanderez le Père Vandelle, dit alors le Franciscain, avant de le congédier d'un léger signe de la main.

Le soir, Magne était résolu à jouer son va-tout. Dans un coin du parloir, il y alla comme à confesse emmêlant toute l'histoire des mouches et celle de son intrigue. Le Père Vandelle restait muet dans l'ombre. Quand Magne eut fini, il toussa légèrement.

— Ecoutez, mon enfant, tout ce que je puis vous dire est que ma trop jeune cousine n'est plus à Paris. Elle est placée en province, loin, assez loin d'ici. Ce que vous m'avez dit de vos travaux scientifiques m'intéresse. Revenez me voir, si vous voulez...

C'est à ce très maigre espoir qu'eut dès lors à s'accrocher la vie sentimentale de Magne.

Cependant, la planète tout entière était secouée de sa torpeur ordinaire par les événements qui venaient de se dérouler. Pour retrouver un fait historique équivalent en importance à l'évacuation des Indes, il fallait remonter au moyen âge, aux Arabes ou à l'invasion des Huns. Toute l'Europe avait les yeux tournés vers l'Asie. L'Amérique elle-même, commençait à s'occuper de ce qui se passait dans une autre partie du monde que la sienne. On dit que la plus forte somme qui fût jamais payée à un journaliste fut celle obtenue par Walt Disney pour son sensationnel reportage sur l'épidémie de Calcutta où il s'était trouvé en touriste... Soulignant le côté humoristique, dû à la présence des mouches, dans les malheurs qui s'abattaient sur la pauvre humanité, il en avait fait une sorte de dessin animé à l'échelle de l'univers, dont le public américain, nouveau Figaro, ne savait plus s'il devait rire ou pleurer.

Avec plus de sérieux dans les intentions, la commission d'Hygiène de la Société des Nations, convoqua les entomologistes du monde entier à un congrès au bord du lac de Genève. La principale

question qui y fut agitée, révéla combien feu Deferre avait l'âme d'un entomologiste. Tous ces graves personnages ne trouvèrent rien de mieux que de disputer sans fin pour savoir si la mouche, cause du fléau, devait être classée parmi les Stomoxes ou parmi les Muscides. La majorité penchait pour les Stomoxes, mais en faisant valoir que l'opinion publique ne désignerait jamais la mouche autrement que sous son nom de mouche, il fut finalement décidé, après deux mois d'efforts, que l'on baptiserait l'insecte du nom nouveau de *musca errabunda*.

Carnassier, délégué de la France, n'avait heureusement pas perdu son temps : délaissant le congrès pour la section financière, il en avait obtenu une importante subvention pour la création à Paris d'un laboratoire international spécialisé dans la recherche des moyens de destruction de la *musca errabunda*. C'est ainsi que Magne devint sous-directeur de ce laboratoire, installé à la Plaine-Saint-Denis, à des appointements en francs suisses qui laissaient loin dans l'ombre les quatre cents francs dévalués de ses débuts.

Le travail commença sans tarder. Plus de deux cents jeunes savants furent embauchés et le vent de la jeunesse agita les diverses branches de l'entomologie.

Les circonstances sont pour vous, disait le vieux routier de Carnassier à ses collaborateurs. L'entomologiste, jusqu'à présent voué à une vie obscure, peut maintenant espérer connaître les succès d'un Alexandre ou d'un Napoléon et voir se substituer à la renommée tardive et poussiéreuse des hommes de science la gloire militaire et sonore des hommes d'action. Celui d'entre vous qui découvrira le moyen de nous débarrasser de la *musca errabunda*, le monde entier se jettera à ses pieds!

Ayant ainsi réchauffé l'enthousiasme de ses troupes, il passait à des considérations plus précises :

— Les insectes, rappelait-il, sont bien plus anciens que l'espèce humaine sur la terre. Ils s'y trouvent depuis 40 millions d'années, depuis le carbonifère, alors que nous y sommes à peine depuis cinq cent mille ans. Dans la lutte actuelle, les véritables intrus, c'est nous. La très grande ancienneté des insectes fait qu'ils ont connu l'ère des grands cataclysmes géologiques. Ils sont déjà passés à travers les périls gigantesques des époques disparues. Dès lors, nous ne devons pas attendre un résultat favorable des petits moyens physiques ou chimiques de destruction que nous pouvons mettre en œuvre. Là où les immenses bouleversements de la planète ont été inefficaces, que serait l'explosion d'un obus, fût-il de 420? Mais la Nature nous enseigne le moyen de limiter le nombre des individus de chaque espèce vivante : elle suscite contre eux une espèce rivale. J'ignore si dans les desseins de la Nature la lutte actuelle entre l'homme et la mouche n'est pas une application de ce grand principe. Mais laissons l'homme de côté. Ce qu'il faut, c'est trouver une espèce vivante qui pourra mener à notre place le combat contre les muscides...

Les services du laboratoire furent alors divisés en sections chargées d'inventorier toutes les branches de la zoologie, depuis le tapir et l'oiseau-mouche, en passant par la libellule qui dévore ses quarante mouches à l'heure, jusqu'aux microbes et infra-microbes, lesquels, convenablement sollicités, communiqueraient peut-être à leur tour à la *musca errabunda* une maladie

infectieuse dont elle ne réchapperait pas.

Magne, tout sous-directeur qu'il fût, ne partageait point les idées de son patron. Ayant conquis ses grades sur le champ de bataille, il pouvait faire bande à part dans l'équipe des chercheurs.

— Au fond, disait-il, nous ne savons rien des insectes et en particulier des mouches. Tout ce qu'on en dit ne va pas plus loin qu'une description de caractères extérieurs, qui est aussi loin de pénétrer dans les secrets de l'instinct que l'anatomie est loin de la physiologie. Avant toute chose, il faut observer en détail les mouches, non pas comme un humain qui fait des expériences pour le plus grand profit de sa science personnelle, mais comme l'une d'entre elles, vivant avec elles.

Et il en revenait toujours à sa vieille idée, celle d'une mutation d'instinct. Mais il fallait trouver des expériences permettant de la déceler.

Pendant ce temps, ignorantes de ce qui pouvait se tramer contre elles dans le laboratoire de la Plaine-Saint-Denis, les mouches ne restaient pas inactives. Sur l'immense charnier de l'Inde pratiquement abandonnée avec trois cents millions de cadavres, la prolifération avait beau jeu. Débordant l'Afghanistan et le Bélouchistan, les premiers essaims migrants atteignaient la Perse.

Ce malheureux pays n'était guère armé pour lutter contre l'invasion. Divers moyens de défense furent essayés de façon sporadique. Des réseaux électrifiés, reliés à des émetteurs d'ondes courtes, avaient constitué des manières de phares attractifs pour certains papillons de nuit et moutiques. On les mit en œuvre contre les mouches, mais sans succès. L'aménagement de larges nappes de miel ou de résine ne donna pas de meilleurs résultats et sembla même constituer moins des pièges que des postes de ravitaillement pour les insectes. Il était remarquable que les mouches, après s'être posées sur le miel, arrivassent à s'en tirer les pattes et à reprendre leur vol. L'aspersion des essaims posés sur les villages à l'aide de produits arsénieux pulvérisés par des avions spécialement équipés fut d'un meilleur rendement, mais empoisonnait du même coup les habitants qui n'avaient pu s'enfuir devant l'invasion ailée. La protection par barrages de feux s'avéra comme partout insuffisante : les essaims s'élevaient à l'approche des flammes et attendaient pour se reposer que les cendres de la brousse fussent refroidies. Ne trouvant plus de nourriture dans les régions incendiées, les insectes en accélèrent même leur progression vers les régions indemnes.

La tactique générale des mouches, s'il y avait tactique de leur part, reproduisait celle des débuts du fléau. Les épidémies se déclenchaient dans la région qui allait être envahie, en même temps qu'augmentait le nombre des mouches. Puis les premiers essaims apparaissaient pour se poser sur tous les lieux habités.

Les quelques habitants qui avaient tenté de résister ne pouvaient supporter la présence de ce voile noir et grouillant et s'enfuyaient. Le service des hôpitaux devenait impossible et tout se terminait par un exode général devant l'envahisseur.

Le survol des régions envahies sembla révéler que les grandes forêts tropicales étaient, ainsi que l'avait supposé Magne, utilisées par les insectes comme centres de reproduction. Là les larves devaient trouver en abondance les débris végétaux qui leur permettaient de vivre. Aussi, du lever au coucher du soleil, voyait-on des bataillons de mouches s'élever au-dessus des cimes des arbres et prendre le chemin de l'ouest. Une autre observation curieuse fut que les animaux domestiques abandonnés par les hommes continuaient à vivre dans les campagnes désertes où ils retournaient lentement à l'état sauvage. L'épidémie les avait épargnés et les mouches ne semblaient pas les attaquer, contrairement aux habitudes ancestrales de l'espèce. Ce point resta longtemps étrange.

Après l'abandon de la Perse, on décida coûte que coûte d'arrêter l'invasion avant qu'elle atteignît le bassin méditerranéen. La Palestine, la Syrie, la Turquie, groupées sous une direction unique, furent mises en état solide de défense. Il était remarquable que tous les termes militaires fussent maintenant employés de préférence aux termes médicaux pour désigner les mesures prises contre le fléau. Littérateurs et historiens ne manquaient pas de souligner le fait et, donnant libre cours à leur imagination, rappelaient que les mouches ruivaient l'itinéraire d'Alexandre, mais à rebours. On agissait le souvenir des Mèdes, des Perses, de Salamine. Des théosophes parlaient d'un Xerxès, devenu mouche à la suite de longues transmutations de la métempsycose orientale et désireux de prendre sa revanche!

Jacques SPITZ.

(A suivre.)

Voyages aériens sur l'Atlantique Sud

M. Louis Allègre, Administrateur-Directeur Général d'Air-France, a effectué hier une nouvelle traversée de l'Atlantique Sud, en compagnie de M. Foo, Directeur de l'Exploitation.

L'appareil, qui assurait le service régulier hebdomadaire entre le nouveau Farman transatlantique, dérivé du « Centaure », à train d'atterrissage escamotable, quadrimoteur Hispano-Suiza. Il était piloté par le chef pilote Codas, détenteur de deux traversées de l'Atlantique Nord.

Ce voyage, de Dakar à Natal, a été réalisé à la moyenne horaire de 236 km.-heure, ce qui constitue le record de vitesse commerciale sur l'Océan Atlantique. Le précédent record était détenu par le « Centaure », pilote par Guillaumet, en date du 16 septembre 1935.

M. Allègre n'est resté que quelques heures à Natal et s'embarquait aussitôt sur la « Ville de Mendoza », qui assurait, dans le sens retour, le service postal Amérique-France.

Cette nouvelle double traversée porte à 6 le nombre des voyages transatlantiques effectués par le Directeur Général de la Compagnie Air-France, et à 21 le nombre des traversées réalisées par les membres de la Direction Générale.

Le Bureau de Presse de la Compagnie Air-France, 2, rue Marbeuf, Paris (8^e). Tél.: ELYSEES 20-60.

AVIS IMPORTANT

A nos abonnés :

N'attendez pas d'avoir reçu le dernier numéro de votre abonnement à "REGARDS" pour le renouveler, vous risquez une interruption de service et des frais inutiles.

La FEMME L'ENFANT Le FOYER

VOILA LES ENFANTS !

P

ARIS était sans enfants. C'est cela qui nous manquait dans la ville pourtant animée par les visiteurs de l'Exposition. Mais les voilà revenus, nos enfants qui s'en vont chaque matin de bonne heure à l'école et jouent sur les trottoirs en s'en revenant. Elle nous est rendue, la joie qui nous entoure, la jeunesse de la ville, toute parfumée encore sur ses joues fraîches de l'odeur de la mer ou des prés.

Ils sont revenus, ils ont des couleurs, des muscles, de la force à ne savoir qu'en faire. Ils disent orgueilleusement : « J'ai pris 3 kilos pendant les vacances ! » Ils rapportent des souvenirs d'herbes, de feuillages, de sable qui coule entre les doigts, de baignades, de jeux, d'excursions. A chacun sa somme de joie enrichissante qui déborde sur nous. En leur faisant réciter leurs leçons, nous allons de nouveau refaire notre instruction, rajeunir, réapprendre la grammaire, l'histoire et la géographie, et ces théorèmes d'algèbre que nous avons si consciencieusement oubliés.

Si nous avons été privés de les voir, quel bonheur de les retrouver si bien portants au revenir. Il ne faut pas qu'à l'avenir un seul enfant reste à Paris pendant l'été, tous dans les camps, les colonies de vacances ou chez des parents quelque part à la campagne. Ce sera un des grands travaux de l'année prochaine que l'organisation des vacances pour que les enfants en tirent le meilleur profit.

Nous ne donnerons jamais assez de soins à nos enfants. Aimons-les et respectons-les.

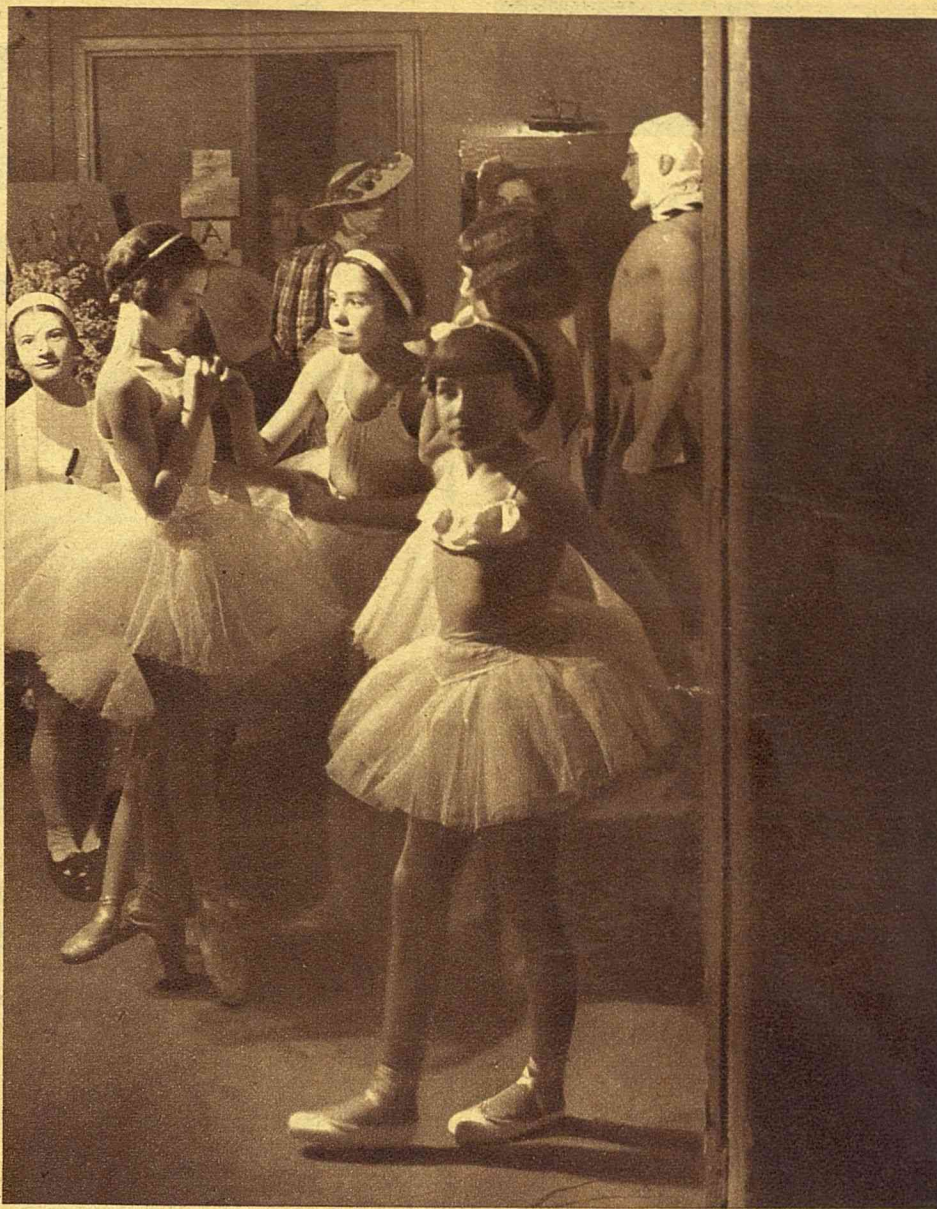
Combien de parents qui soignent avec amour le corps de leurs enfants, s'alarment au moindre rhume, ne pensent pas à ménager leurs nerfs fragiles en criant sur eux pour la moindre vétille, ou même, ce qui est pire, en leur donnant le spectacle journalier de la mésestimation, de la colère. Sans parler de ces parents qui, comme on l'a vu dans des « fait-divers » récents, en arrivent à tuer devant leurs enfants, leur réservant pour la vie entière le souvenir d'heures atroces ; trop de parents usent à tort et à travers de leur autorité pour malmenier leurs enfants.

Aimons nos enfants et respectons-les. Rien ne mérite plus le respect que ces jeunes esprits qui se façonnent sur les nôtres.

G. D.

MODE et COUTURE

Il faut toujours avoir, dans sa garde-robe, un petit stock de quelques blouses de formes et d'étoffes diverses pour porter avec une jupe, toujours la même, dont on rompt ainsi la monotonie. Le modèle qui vous est proposé aujourd'hui est un chemisier très simple, mais dont l'encolure, montant devant en deux longues pointes, marque bien la tendance nouvelle. La blouse est en flanelle de couleur vive, les manches sont arrêtées dans un petit bracelet au-dessous du coude, les boutons qui ferment l'ouverture de devant sont faits en même tissu.



les conseils
de Ginette

NOTRE CUISINE

ŒUFS POCHÉS (demandé)

La lectrice qui me demande la recette des œufs pochés semble ressentir une certaine honte à n'avoir jamais pu réussir un plat aussi simple ; qu'elle se console, nous avons toutes passé par là !

Faites bouillir une pleine casserole d'eau et ajoutez-y du vinaigre (environ deux cuillerées à soupe par litre d'eau). Ayez une large louche, cassez un œuf dedans, plongez-la dans l'eau bouillante, retirez la casserole du feu, couvrez-la et attendez quelques minutes, le temps de pocher. Pour mieux réussir, faites donc les œufs un à un. Retirez de l'eau avec une écumoire, laissez égoutter et servez sur une garniture d'épinards ou de salades cuites et hachées. Ou les sert aussi arrosés de sauce tomate, de sauce blanche, béchamelle ou sauce Mornay.

CONSEILS PRATIQUES

Les beaux jours tirent à leur fin ; déjà on pense aux vêtements chauds, ceux de l'été sont rangés dans une malle ou, bien cousus dans un grand torchon, remis dans le haut du placard. Les vêtements d'hiver, eux, ressortent des enveloppes de papier où une main précautionneuse les mit à l'abri des mites. Peut-être avez-vous un vêtement de fourrure, ou une garniture ? Avant de vous en servir il faudra les vérifier, les aérer, leur redonner du lustre ! Tout d'abord secouez-le bien (que ce soit manteau ou simple col), battez-le à la main et laissez-le sur une chaise devant la fenêtre ouverte. Si vous trouvez alors que les poils de la fourrure restent collés en petites touffes, que son aspect est laineux, c'est qu'elle a besoin d'un bon dégraissage. Pour cela, il faut avoir du son que l'on fait chauffer au four ; lorsqu'il est bien chaud, vous en prenez par poignées et vous frottez la fourrure sur toute sa surface ; secouez-la et recommencez plusieurs fois la même opération.

Pour lui redonner du lustrage vous trempez une fine éponge dans de l'essence de térébenthine, vous l'essorez bien, et vous la passez en suivant le sens des poils ; vous faites ensuite sécher à l'air et vous terminez en frottant.

LE COIN DES COQUETTES

Faut-il ou non porter des soutien-gorge, faut-il ou non porter des ceintures ? Si l'on n'a pas ou à peine de poitrine, si l'on est bardée de muscles comme un athlète, il est bien évident que l'on peut se passer de l'un et de l'autre. Cependant, comme la majorité des femmes ne répondent pas à la définition ci-dessus, je leur conseillerai toujours de porter soutien-gorge et ceinture. Non pas que, par cela, on acquerra les muscles absents, mais, au moins, on maintiendra les organes à leur place et l'on prévendra une chute probable de ceux-ci. C'est donc une question où se mêlent santé et coquetterie, puisque la première coquetterie est, avant tout, de se bien porter.

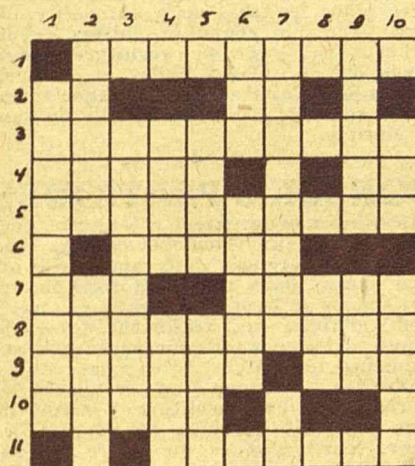
Choisissez une ceinture qui vous maintienne bien, surtout au bas-ventre, et qui ne vous comprime pas l'estomac. Pour cela, si vous êtes un peu forte, votre « ligne » gagnera si vous vous faites faire une ceinture sur mesure. Faites la faire moitié en tissu caoutchouté moitié en batiste ou en satin. Evitez le laçage dans le dos qui est disgracieux et veillez à ne pas serrer la taille, c'est cela qui donne les « bourrelets » si redoutés des coquettes.

Pour les mêmes raisons, je vous engage à choisir, si vous êtes beaucoup sur vos pieds, des chaussures à talons bas, ayant une bonne assise : on en fait maintenant de très jolis, aussi fins et gracieux, voire davantage, que ceux qui sont à talons hauts ; et dites-vous que rien n'est laid et ridicule comme de voir une femme marcher comme sur des échasses, le corps porté en avant, vacillante et mal assurée.

JEUX ET DISTRACTIONS



SOLUTION DU PROBLÈME N° 75



PROBLÈME N° 76

MOTS CROISÉS

Horizontalement

1. Les puissances navales française et anglaise sillonnent la Méditerranée pour la combattre. — 2. Préfixe. — Abréviation courante. — 3. Association secrète fasciste qui préparait la guerre civile. — 4. Un des auteurs de la révolution des Etats-Unis, surnommé le « Caton de l'Amérique » (1722-1803). — Terminaison de participe. — 5. Jean Perrigault nous a conté récemment sa vie errante. — 6. Petit vent frais et doux. — 7. Vieux. — Ventilée. — 8. Lieu où se font des ventes de chevaux, de voitures. — 9. Ralentissement du mouvement d'une horloge. — Lettre grecque. — 10. Entraînements passionnés et passagers. — 11. Homme d'Etat américain qui attacha son nom au pacte international de renonciation à la guerre de 1928.

Verticalement

1. D'une humeur fâcheuse, criarde. — 2. Nulle part en Espagne, l'âme de ce pays n'y était plus dignement représentée. — Celtes. — 3. Député de Paris en 1869, membre du Gouvernement de la Défense Nationale, il fit les plus patriotiques efforts pour organiser la résistance en province pendant la guerre de 1870. — 4. Deuxième calife né à La Mecque (634 à 644). — Engin de guerre. — 5. (De bas en haut) : Ignorance d'une chose. — Anneau de cordage. — 6. Semblable. — Nom du chamois dans les Pyrénées. — 7. Demandes accueillies favorablement. — Pronom. — 8. Homme très avare. — 9. Qui est contre la règle, la raison. — Roi d'Israël. — 10. Ce qu'il y a de fin dans un ouvrage d'esprit. — (De bas en haut) : Canne à pêche.

regards-tourisme

LECTEURS DE PROVINCE PROFITEZ DE NOS CONDITIONS AVANTAGEUSES POUR VENIR A PARIS VISITER L'EXPOSITION

	1 PERSONNE 1 CHAMBRE		2 PERSONNES 1 CHAMBRE		Repas libres non compris
	Catégorie Populaire (sans eau courant)	Catégorie Touriste (avec eau courant chaude et froide)	Catégorie Populaire (sans eau courant)	Catégorie Touriste (avec eau courant chaude et froide)	
3 JOURS PLEINS avec visite de Paris en car	110	125	205	225	2
6 JOURS PLEINS avec visite de Paris et Versailles en car	235	270	425	480	4
12 JOURS PLEINS avec visite de Paris, Versailles et Fontaine- bleau, en autocar	465	530	860	955	5

Ces prix comprennent le logement, les 3 repas (boisson non comprise), le service et les excursions en autocar. Dans chaque séjour il est prévu des repas libres à la charge des Touristes, afin de leur donner une plus grande liberté (voir colonne 5).

SÉJOUR LIBRE ne comportant que le Logement et le petit Déjeuner (Service compris)

3 JOURS	50	70	85	105
6 JOURS	60	125	140	195
12 JOURS	160	225	245	330

Adresser les fonds par mandat-carte au moins 5 jours avant l'arrivée à Paris.
Ecrire à REGARDS-TOURISME - 89, rue d'Hauteville, PARIS (X^e)

CONTRE L'INCENDIE

Assurez-vous à

" LA SOLIDARITÉ "

9, rue de Maubeuge, PARIS
Administrée par les Associations
Coopératives et Ouvrières
Capitales en cours

QUATRE MILLIARDS DE FRANCS
DEMANDE DES AGENTS
partout où elle n'est pas représentée

regards

ABONNEMENTS

FRANCE & COLONIES
3 mois : 18 fr. - 6 mois : 32 fr.
un an : 58 fr.

Pays de l'Union postale :
6 mois : 42 fr. - un an : 78 fr.

Autres pays :
6 mois : 54 fr. - un an : 96 fr.

Pour chaque changement
d'adresse envoyer la bande du
dernier numéro reçu et joindre
1 fr. en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
NOUVELLES EDITIONS REGARDS
SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B
89, RUE D'HAUTEVILLE, PARIS - X
Téléphone : PROVENCE 52-13
Chèque postal : PARIS 1715-54
Les manuscrits non demandés ne seront
pas rendus.

IL ÉTAIT UNE FOIS EN 1937...

pages arrachées

à une histoire de France de 1975

(Suite de la page 4.)

Quoi qu'il arrivât, le fascisme italien et le fascisme allemand n'avaient-ils pas, soit les mains plus libres en Espagne, soit l'occasion d'intervenir en France, afin de porter secours aux « nationaux basques français » ? Le plan du fascisme n'est jamais de conquérir une démocratie, parce que les peuples, même ceux que trompe le fascisme, sont pacifiques, et qu'une conquête, présentée comme telle, n'aurait pas leur assentiment. Mais « secourir, nous, nationaux allemands ou italiens, les nationaux français menacés par la gangrène bolchevique », voilà qui est commode !

C'est le sens même des deux discours de Nuremberg et de Palerme : le Führer « tend la main à la France nationale », c'est-à-dire offre son appui, contre la France, aux Français qui préféreront les intérêts du fascisme aux intérêts de leur pays ; le Duce déclare ne pouvoir tolérer en Méditerranée (comme si l'opinion du Duce ou même d'une nation quelconque pouvait faire loi ailleurs qu'en cette nation !) « le bolchevisme ou quelque chose de semblable ».

Anticommunisme grossier, solidarité internationale des nationalistes, voilà le thème double de « l'intervention étrangère », dont on pouvait dire ironiquement (encore qu'il n'y eut rien là de comique) « L'intervention n'est pas la guerre ».

Le gouvernement français, et c'est là le plus étonnant de ces étonnantes années, n'ignorait rien de ce que nous venons de rappeler. Il connaissait les responsables des attentats commis sur son sol ; il connaissait les responsabilités étrangères engagées ; il connaissait les plans édictés pour l'abattre, lui, gouvernement français, et pour abattre la démocratie qui lui avait confié ses destinées, et pour « portugaiser » la France, selon

le mot d'un ministre du temps ; il connaissait ses propres ennemis ; il connaissait ses amis aussi, et avec quelle confiance il pouvait s'appuyer sur la quasi totalité du peuple français. Cependant, une erreur de pensée (la croyance qu'il en est de la politique générale et de l'évolution des fascismes comme d'un Congrès de parti ou des couloirs de la Chambre, où « tout peut s'arranger ») et un indubitable manque de courage, tant à l'égard des ennemis de l'intérieur que de leurs alliés de l'extérieur, le fit longtemps hésiter.

En octobre 1937, pourtant, il lui suffisait de comprendre l'importance de la partie espagnole, de rétablir le droit international, en dépit de qui la frontière pyrénéenne était fermée, d'affirmer, en bravant toutes les accusations de « communisme » dont il aurait été accablé, la force du pacte franco-soviétique, pour contraindre à reculer les puissances fascistes. Il lui aurait suffi d'agir ouvertement et sans crainte des troubles que, devant un gouvernement énergique, les fascistes français n'auraient pas osé déclencher, contre les espions et les ligues, pour rétablir la souveraineté nationale. Il hésita longtemps, et l'on pouvait croire que la France glisserait insensiblement jusqu'à la nécessité de défendre par les armes et au prix, inutilement versé, du sang de ses meilleurs fils, la liberté de l'homme et l'indépendance de la patrie. Heureusement, au lendemain des élections cantonales de 1937, le gouvernement de Front Populaire montra sa volonté d'agir conformément aux intérêts et aux vœux de la nation. Il...

Le reste de la page manque...

André WURMSER.

VISITE AU PHARE

(Suite de la page 5.)

Non, certes. Il fallut sortir des brumes du rêve. En se penchant vers l'extérieur, chacun de nous apercevait la mer, en effet, mais une autre mer, une mer humaine, dont les flots venaient battre le pied même du phare.

Une foule sans cesse plus dense, plus bouillonnante, se pressait dans l'Exposition, pénétrait dans les pavillons, en ressortait, en un étrange mouvement de ressac, affluait, reflétait, compacte, énorme, dans un grondement sourd.

Nous redescendîmes et il y eut encore quelques assommades à l'échelle. Au bas de la tour, édifée sur le Palais de la Lumière, d'autres visiteurs demandaient à monter.

— Trop tard, leur répondit le préposé, revenez demain.

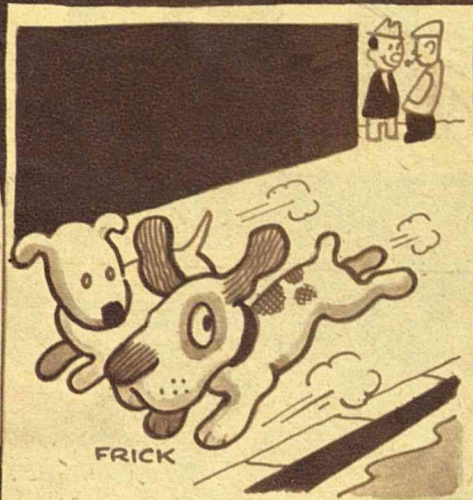
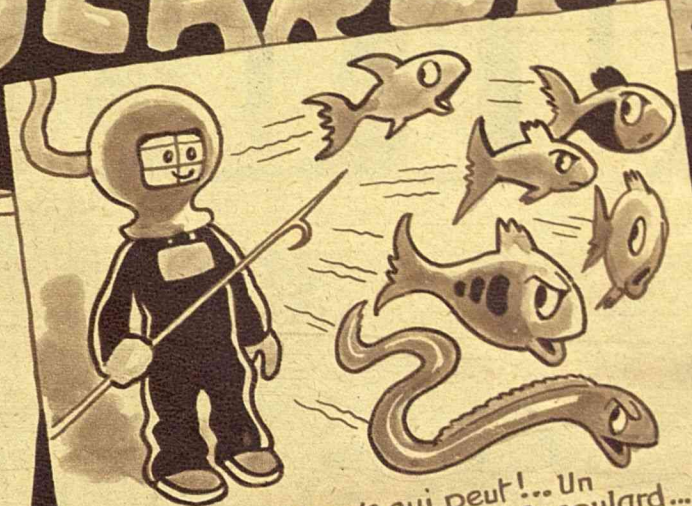
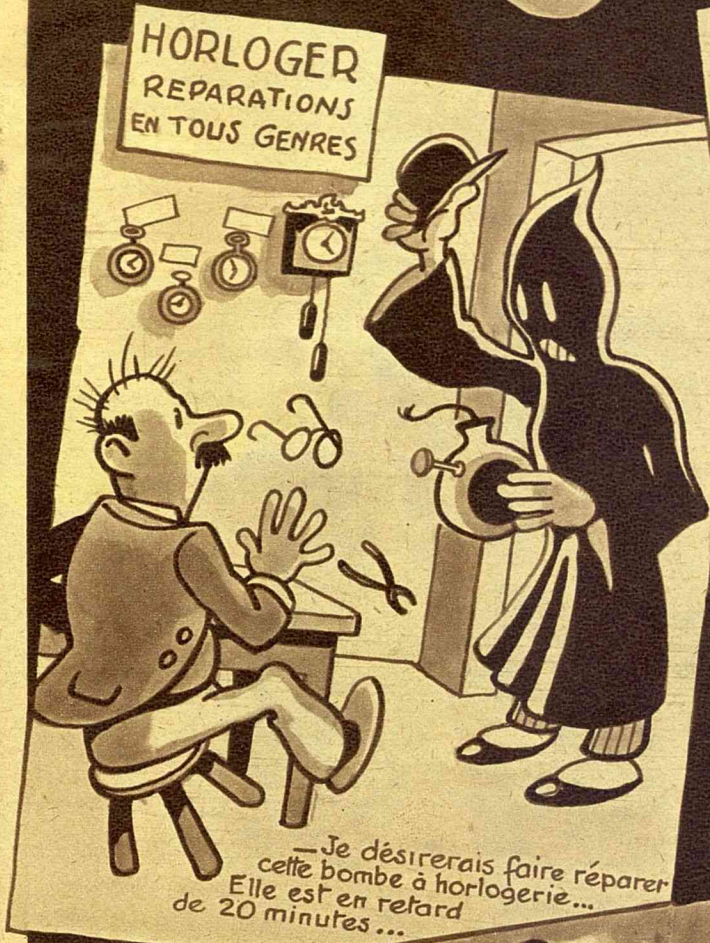
La nuit tombait, en effet. Bientôt, là-haut, la lanterne s'alluma. Le rayon, un peu bleu, commença de balayer l'espace, saisissant au vol tout ce qu'il heurtait au passage, un morceau de Tour Eiffel, un fragment de pavillon, un essaim de visiteurs sur une terrasse, un monument, un groupe d'arbres, un dôme, Paris, Paris, Paris...

Ainsi le phare qui, pour tant d'années, signifiait bientôt : « Danger ! N'approchez point ! » commence sa mission par un signe contraire : « Approchez ! Soyez les bienvenus ! »

On lui devait bien cette consolation.

Y. GROSRIEUX.

CAGOUULARDERIES...



— A quoi vois-tu que ce sont
des terroristes?
— Ils parlent d'aller faire
une bombe carabinée
et de finir la nuit dans
une sauterie...



Écoutez

A PROPOS DE « NAISSANCE D'UNE CITÉ »

Au Vélodrome d'Hiver, du 16 au 22 octobre, sera présenté : « Naissance d'une Cité », pièce de notre ami J.-R. Bloch, dont le grand talent est connu de tous. Ce sera sans doute un des plus beaux spectacles que nous devrions à l'Exposition 1937.

Plus qu'une simple pièce, « Naissance d'une Cité » sera un spectacle complet, où seront associées les diverses manifestations culturelles, sociales et sportives, par exemple la musique, le chant, le sport, la danse.

A côté du nom de J.-R. Bloch, nous relevons d'autres grands noms, qui collaborent à cette manifestation : Fernand Léger pour la décoration, Désormières, Honegger, Milhaud pour la musique. Nous espérons que les postes d'Etat ne manqueront pas de radiodiffuser cette grande manifestation artistique à l'intention des auditeurs de Paris et de la province, et qu'ainsi, dans notre rubrique de la semaine prochaine, nous pourrions leur signaler à quel poste et à quelle heure ils peuvent se mettre à l'écoute.

JEUDI 7 OCTOBRE

15 h. 30 : RADIO-PARIS. — Lecture d'un conte de Barbusse.

18 heures : PARIS-P.T.T. — Piano. Œuvres de Schubert, Schumann.

19 h. 55 : Suisse Allemande; — Trio (Beethoven).

20 heures : BORDEAUX-P.T.T. — Au cours de l'émission : Symphonie pastorale (Beethoven).

VENDREDI 8 OCTOBRE

13 heures : STRASBOURG. — Menuets célèbres : Œuvres de Lulli, Haydn, Beethoven, Schubert.

18 h. 30 : RADIO-LYON. — Impressions d'Italie (Chapentier); Symphonie fantastique (Berlioz).

20 h. 30 : RADIO-P.T.T. NORD. — Jubel (Weber); Manon (Massenet); Suite bergamasque (Debussy).

SAMEDI 9 OCTOBRE

12 h. : RADIO-LYON. — La Traviata (Verdi); Werther (Massenet).

18 h. 40 : BRUXELLES FRANÇAIS. — Mouvements (J. Ibert); Caprice sur les airs danois et russes (Saint-Saëns).

21 h. 25 : BRUXELLES FRANÇAIS. — La Grotte de Finzal (Mendelssohn); Menuet (Mozart); Rohdo (Haydn).

DIMANCHE 10 OCTOBRE

9 heures : PARIS-P.T.T. — Causerie agricole : « Le rôle des engrais azotés ».

11 heures : POSTE PARISIEN. — Fantaisies sur « La Chauve-Souris », de J. Strauss et « La Belle Hélène », d'Offenbach.

17 heures : RADIO-PARIS. — Concert de musique variée (Léo Delibes, Ambrosio, Saint-Saëns, Massenet).

LUNDI 11 OCTOBRE

13 h. 30 : POSTE PARISIEN. — Musique enregistrée : Ambroise Thomas, Crabbe, de Falla, Fauré.

19 h. 30 : TOUR EIFFEL. — Chronique sociale hebdomadaire.

20 h. 30 : STRASBOURG. — Musique variée (Lecocq, Weber, Tchaïkovsky).

21 heures : SUISSE FRANÇAISE. — Musique contemporaine.

MARDI 12 OCTOBRE

11 heures : BRUXELLES FLAMAND. — Divertissement, op. 17 (Mozart).

13 h. 30 : PARIS-P.T.T.-NORD. — Concert de musique enregistrée (Bizet, Mendelssohn, Offenbach).

20 h. 30 : RADIO-PARIS. — Musique de chambre : Quatuors (J.-S. Bach, Mozart).

MERCREDI 13 OCTOBRE

11 heures : TOUR EIFFEL. — Emission économique et sociale.

13 h. 15 : RADIO-LYON. — Mélodies (Franz Schubert, Gabriel Pierné).

21 heures : RADIO-CITE. — Musique enregistrée. Airs d'opéra (Gounod, Weber, Verdi).

regards

10
1 fr. 50
1.75 Belge
0.35 Suisse
24 pages



DANS les coulisses D'UN FILM

...LA MARSEILLAISE

Un reportage photographique de CHIM